

APOLLO MAGAZINE

Opening to stylish worlds · Édition internationale · Printemps 2025

C'ÉTAIT MIEUX APRÈS

**FARIDA KHELFA
& CAMELIA
JORDANA
HISTOIRES
DE FRANCE**

**LE PASSÉ
RECOMPOSÉ
D'OLIVIER
CADIOT**

**DES
MONTRES
À L'HEURE
BLEUE**

WITH
ENGLISH
TEXT

M 01924 - 39 - F: 11,60 € - RD





CHANEL

J12

Ni noir. Ni blanc. Bleu.

J12 BLEU CALIBRE 12.1

Nouvelle J12 en céramique bleue exclusive,
conçue et assemblée par la Manufacture CHANEL.

Mouvement automatique CALIBRE 12.1,
certifié chronomètre par le COSC.
Contrôle Officiel Suisse des Chronomètres.

APOLLO MAGAZINE

N°

Founder & publisher

Richard Voinnet

**SPRING
2025**

Executive creative director

Arthur Mayadoux

apollo^mmagazine.ch

Instagram

@apollo_magazine

Editorial director

Carine Chenaux

Head of Fashion

Elsa Durousseau

Global art director

Anne-Cécile Lemée

Art direction & graphic designer

Grand National Studio

Head of health & beauty

Capucine Berr

Casting director

Alexandre Junior Cyprien

Contributing journalists

Elisabeth Clauss, Claire Beghin Hassounn, Alicia Dorey, Sylvain Michaud, Jean-Marie Samocki

Contributing fashion editor

Elisa Schmitt

Contributing photographers

Lucas Chanoine, Raul Guillermo, Sara Imloul, Yann Morrison, Justine Paquette

Contributing graphic designer

David Vitry-Ferreira

Translator

Denise Ginger-Labat

Copyeditor

Hélène Joly

COVER

Picture by Sara Imloul/Style by Arthur Mayadoux
Ruben is wearing a printed scarf SABINA SAVAGE,
a embroidered cotton collar DIOR MEN
and a cotton shirt LEONARDO FIZIALETTI

Publisher

Callaghan

Sales services

FRANCE MESSAGERIE

Distribution

FRANCE MESSAGERIE/
IPS/NEW EXPORT PRESS

Printed in Europe

The editorial staff is not responsible for the texts and the pictures which engage the only responsibility of their authors. Any reproduction, even partial, of all the content published in Apollo Magazine is prohibited. The magazine declines all responsibility for the documents provided. Printed in Europe.

39

GEMGENÈVE

8 ▶ 11 MAI 25


GENÈVE

PALEXPO



**INTERNATIONAL GEM
& JEWELLERY SHOW**



 Anglo Belge

 FERRARI

 SSEF+
SWISS FEDERATION OF JEWELLERS
SOCIÉTÉ SUISSE DES JOUILLERS
INSTITUT SUISSE DE GEMMOLOGIE

 palexpo



WHAT'S UP WORLD 008
COOL OBJECTS 010
MAISON MONTAGUT, SUCESS STORY 018
NICOLAS MAALOULY AT WORK 020
CAMELIA JORDANA & FARIDA KHELFA, INSPIRING CONVERSATION 030
HAVE YOU MET OLIVIER CADOT ? 044
LEARNING IN THE AGE OF AI 050
AMPLITUDE IN THE STYLE 058
HOW TO COVER YOURSELF ? 068
NEW TALES 082
WHAT SHOULD WE LISTEN TO ? 092
IT'S BLUE O'CLOCK FOR WATCHES ! 100
RETHINK THE ENTREPRENEURSHIP WITH VIRGINIE TRENTO 110
NOEMIE NINOT IS CREATING 114
EXPERIMENTING SOME RIGHT FASHION 124
TECH-PLUS-ULTRA BEAUTY PRODUCTS 136
SOME PLACE TO REST AT 142

Carré en soie imprimé
'Ring a Ring O'roses'
SABINA SAVAGE,
Broche 'Plume libre'
en or blanc 18K,
diamants et saphir
rose. CHANEL Haute
Joaillerie, lunettes en
métal, palladium et
or 22 carats AHLEM,
chemise en soie rose
DRIES VAN NOTEN



C'ÉTAIT (QUAND MÊME) MIEUX APRÈS

Affalé dans son canapé, il se dit qu'il regarderait bien un truc sur son ordi léger comme l'air. Un doc, une série, autre chose ? Et tandis que l'inspiration ne vient pas, il se rappelle que ça fait bien des années qu'il n'a pas consulté un programme télé. Exit depuis une paye le film du dimanche soir ou l'émission de cinglés où les invités se tapaient dessus, masqués par un nuage de fumée. Déjà, tout se rattrape en replay, et puis les choses, désormais, sont autrement plus policées. Du coup, finalement, tiens, pour se choper une petite dose de vraie vie, il se demande si voir un match ne serait pas une bonne idée. Un truc en même temps un peu exaltant et qui n'a que peu d'intérêt quand on le capte en différé. Dans le genre, il y a du foot, mais il n'est pas abonné. Du tennis aussi. L'affiche masculine du tournoi ? Pas terrible. La féminine ? Mieux ! Mais elle est diffusée sur une autre plateforme à laquelle il a renoncé. Las, écouter de la musique alors ? Lui qui était un jour si fier de sa collec de CD, chope en ligne la première playlist venue. D'un geste résigné, il ouvre sur son portable, l'appli la plus pratique pour les revendre, ses CD. Pris de nostalgie, en soufflant sur les boîtiers cristal qui ne servent plus qu'à prendre la poussière, il se demande ce qu'il fait là, dans un monde où c'est sûr, on ne saura plus jamais ce qui est vraiment vrai. Envahi par un grand besoin d'amour, il va voir ce que fait son lycéen de fils dans sa chambre. Et puis il le trouve occupé à afficher sur son mur les Polas de sa dernière soirée, tandis que sur sa platine vinyle, tourne un truc sorti alors qu'il n'était même pas né. Alors là, sans s'y attendre, il se prend à sourire, parce qu'après tout, les choses sont comme elles sont et que finalement, quoiqu'on en pense parfois, on n'est pas si mal que ça.

Slumped on his couch, he thought he would watch something on his computer, light as air. A documentary, a series, something else? And while inspiration didn't come, he remembered that it had been years since he had consulted a TV program. Long gone were the days of the Sunday night movie or the crazy show where guests would hit each other, masked by a cloud of smoke. Already, everything is caught up on replay, and things are now much more polished. So, finally, to get a little dose of real life, he wondered if watching a match would be a good idea. Something a bit exciting and that has little interest when watched in replay. In this genre, there's football, but he's not subscribed. Tennis too. The men's tournament lineup? Not great. The women's? Better! But it's broadcast on another platform he gave up. Tired, listening to music then? He who was once so proud of his CD collection, grabs the first playlist online. With a resigned gesture, he opens on his phone the most practical app to resell his CDs. Overcome with nostalgia, blowing on the crystal cases that now only gather dust, he wonders what he's doing there, in a world where it's certain, we'll never really know what's truly true. Overcome with a great need for love, he goes to see what his high school son is doing in his room. And then he finds him busy displaying on his wall the Polaroids of his last party, while on his vinyl turntable, something is playing that came out when he wasn't even born. Then, unexpectedly, he starts to smile, because after all, things are as they are and finally, whatever one might think sometimes, we're not so bad off.

Carine Chenaux

Editorial director



Pantalon en soie
et chaussette
en tulle brodé
FENDI, escarpins
en satin MUGLER



PAUSE FLUIDE

Portée par l'esprit de liberté, Age of Digital (AOD) réinvente les objets du quotidien avec une vision jeune et design. Pour ses débuts, la marque dévoile une chaise sculpturale en métal, fusion de formes naturelles et industrielles. Inspirée d'une silhouette organique, elle évoque du mercure figé, alliant symbolisme intemporel et audace contemporaine. AM ageofdigital.com



VICTORINOX



SWISS ARMY

PARÉE POUR RÉSISTER À L'ÉPREUVE DU TEMPS

Découvrez une collection de garde-temps d'une résistance
et d'une ingéniosité remarquables.

PAR LES CRÉATEURS DU COUTEAU SUISSE ORIGINAL™
MAISON FONDÉE EN 1884

collection

TEMPS FORT

Victorinox dévoile sa nouvelle arme du temps: la collection Swiss Army. Trois versions (Quartz, Chrono, Automatic), un design épuré et robuste, et une promesse limpide: durer. Étanches, antichocs, suisses jusqu'au bout des aiguilles, promesses d'une fiabilité timeless. Mention spéciale pour l'Automatic qui bat au rythme du cœur, s'illumine dans l'ombre et s'ajuste au fil des envies — un compagnon fidèle aux accents d'éternité. AM
victorinox.com





Collection Spring-Summer

www.pyrenex.com



MOMENT D'ÉCLAT

Avec ses bagues hyperbaroques, Arman Suciyan bouscule les codes de la joaillerie masculine. Mis sous les projecteurs internationaux avec sa collection DragonKnot, ce créateur turc mêle influences sculpturales et design automobile rétro. Formé à Istanbul et à Londres, il figure parmi les talents du Village des Designers. Ce programme, curaté par Nadège Totah, est l'un des temps forts de GemGenève, salon international dédié à la joaillerie, du 8 au 11 mai 2025 à Palexpo de Genève. AM gemgeneve.com

HANOKH LEVIN

TEXTES FRANÇAIS DE LAURENCE SENDROWICZ

QUE D'ESPOIR ! CABARET THÉÂTRAL

MISE EN SCÈNE VALÉRIE LESORT

VALÉRIE LESORT OU CÉLINE MILLIAT-BAUMGARTNER
HUGO BARDIN · DAVID MIGEOT · CHARLY VODOO

À PARTIR DU
24 AVRIL

THÉÂTRE DE
L'ATELIER
PLACE CHARLES DULLIN 75018 PARIS



Télérama

Les Inrockuptibles

RADIO nova

Photo © Fabrice Robin - Création graphique Théâtre de l'Atelier - Licence L-R-22-7620

TPA

VINTAGE NOW



MONOMANIAQUE

Après s'être penchée sur les maisons Margiela et Mugler, la revue monothématique Griffé retrace la passionnante histoire de Kenzo. Comme à son habitude, la publication donne la parole à ceux qui ont contribué au succès de ce mastodonte de la mode et dévoile des archives inédites. En bonus, une chronologie des étiquettes de la marque, qui permet de dater et d'estimer ses propres pièces vintage.

Édition anglais-français,
176 pages, 36 €. Studiogriffe.fr.



BONNE COMBINAISON

Ils sont trois – deux garçons et une fille –, issus du monde de la mode, et ils ont eu la bonne idée de créer en 2022, une marque qui donne à tous l'envie de s'intéresser aux vêtements de seconde main. Baptisée Cent Neuf (pour « sang neuf », « sans neuf » et même « sent (le) neuf »), leur estampille rassemble des collections pour hommes et femmes, imaginées via des *moodboards*, avant que ne soient chinés les trésors vintage qui les composeront. Remis en (très) bel état et nettoyés, ceux-ci retrouvent ensuite leur statut de pièces maîtresses intemporelles. Un vestiaire à suivre de près au fil des saisons.

Cent Neuf Paris au Bon Marché Rive Gauche et sur cent-neuf.com.



GOLD DIGGERS

Mieux que de chiner du vintage, il s'agit là de dénicher des pièces originales et de qualité made in France. En découvrant ou en redécouvrant 150 marques mythiques des années 60 à 80 désormais tombées dans l'oubli, on peut même s'assurer de faire quelques bons investissements, sous le nez des non-initiés.

« *Chinez votre garde-robe, guide des pépites vintage* », de Tinka Kempfner et Cécile Poutiers-Slanka, éditions Eyrolles, 19,90 €.



MAISON  MONTAGUT

MAISON MONTAGUT L'ART DE TISSER LE PASSÉ AU PRÉSENT



Dans un monde où la quête de sens et de durabilité guide nos choix de consommation, Maison Montagut s'impose comme une référence inspirante. Depuis 145 ans, la marque incarne l'excellence d'un savoir-faire textile alliant tradition, innovation et engagement responsable. Née dans un petit village ardéchois à la fin du

XIX^e siècle, la maison familiale a traversé les époques sans jamais perdre de vue ses valeurs fondatrices. Aujourd'hui installée au Portugal pour sa production, Maison Montagut reste fidèle à l'exigence artisanale française qui a fait sa renommée. Son grand coup d'éclat ? L'invention dans les années 1980 du Fil Lumière,

un fil technique breveté aux propriétés uniques : infroissable, respirant, et conçu dans le respect des normes RSE les plus strictes. Ce fil iconique continue d'habiller les collections de la marque, avec des pièces qui mêlent créativité, confort et audace, comme en témoignent les jacquards graphiques et les silhouettes fantaisie

qui font sa signature. Pour célébrer cet anniversaire symbolique, Maison Montagut lance la capsule « Fil Lumière Anniversaire » : une collection exclusive aux accents vintage, puisée dans les archives de la maison, et remise au goût du jour avec l'élégance contemporaine qui caractérise la marque. HV

*messieurs
vous êtes
des Aigles!*



GILLES. Polo manches longues,
devant point fantaisie. Coloris: ACACIA.

GAMMA. Pull col droit, manches longues,
poche. Coloris: BROUSSE.

HAWES CONSEIL PHOTO DERY

vous portez des PULLS

Tricotés en fil lumière,
les Pulls et Tricots
MONTAGUT-YOUNGMAN
se lavent facilement,
sèchent sur un cintre,
et... NE SE REPASSENT PAS!

**MONTAGUT
YOUNGMAN**



NICOLAS MAALOULY, PAPIER DE SOI

C'est avec un savoir-faire unique et une minutie infinie que l'artiste plasticien Nicolas Maalouly récolte, découpe, classe, assemble, plie et peint de petits morceaux d'affiches, qui entre ses mains, se mettent à raconter de nouvelles histoires. Une approche autant mathématique qu'organique des lettres et du papier, que l'on découvre dans son atelier-vitrine parisien.

Texte

Carine Chenaux

Photos

Yann Morrison



Rue Alexandre Dumas, dans le 11^e arrondissement de Paris, on ne peut qu'être attiré par cette boutique aux airs de galerie et d'atelier (à moins que ce ne soit l'exact contraire). C'est là, qu'il y a plus de quinze ans, Nicolas Maalouly et sa comparse japonaise Akiko Micucci, qui brode et chine des objets du 19^e siècle, se sont installés, comme pour satisfaire les curieux, les amateurs d'art et les passants en manque de convivialité. *« Ici, la porte est souvent entrouverte, raconte Nicolas. Alors les gens entrent et nous posent des questions. Normalement, on peut voir mes tableaux, mais si je change souvent l'accrochage, parfois les murs sont vides, parce que toutes les œuvres sont parties pour une expo. S'il nous arrive aussi d'accueillir des amis qui ont besoin d'un showroom, le lieu est surtout un espace de création. »* Et de reprendre : *« Je n'ai aucun problème à ce qu'on me regarde travailler. Bien au contraire. J'aime montrer que ce que je fais nécessite du temps et de la réflexion. Je poste d'ailleurs beaucoup de photos en mode work-in-progress. »*

Pourtant, Nicolas Maalouly n'était pas prédestiné à tout cela. Ainsi, son histoire commence au Liban où il vit jusqu'à ses quinze ans. Sauf qu'à l'orée des années 90, la guerre pousse ses parents à venir ici. Pas pour longtemps, juste en attendant que la situation s'apaise un peu. Et puis sa sœur et lui voient l'heure du bac approcher et il n'est plus le moment de partir. Ils ne rentreront jamais. *« Au début, ce n'était pas facile. Même si je parlais la langue, pas mal de mots m'échappaient. T'as pas une « clope » ? J'ai rien « pigé »... Et évidemment, il y avait les groupes et je me sentais étranger, différent. Mais finalement, je me suis adapté, jusqu'à me sentir vraiment non pas français, mais très très parisien. »*

TROUVER LA VOIE

« Même si mon père est reparti au Liban pour remplir un container avec des meubles et des vêtements, on peut dire que, comme chantait Sylvie Vartan, "de ma plus tendre enfance, il ne me reste plus rien". Pas de jouets, pas de photos de classe... C'est peut-être pour ça qu'aujourd'hui, j'ai beaucoup de mal à jeter. Je garde tout ! Ça me prend beaucoup de place, mais je classe, j'archive, j'accumule les boîtes... » Alors oui, l'envie de donner une autre vie à des matériaux existants trouve probablement là ses prémisses, mais il faut avant tout savoir quoi faire de sa vie, sérieusement. Pas certain que ses parents apprécient son envie de se tourner vers la mode, Nicolas choisit l'architecture, parce qu'il y est tout de même question de création. Très vite pourtant,

NICOLAS MAALOULY, PAPER LOVER

It is with unique know-how and infinite meticulousness that the artist Nicolas Maalouly collects, cuts, classifies, assembles, folds, and paints small pieces of posters, which in his hands, start to tell new stories. An approach as mathematical as it is organic to letters and paper, which can be discovered in his Parisian studio-showcase.

On Rue Alexandre Dumas, in the 11th arrondissement of Paris, one cannot help but be attracted by this shop that looks like a gallery and a workshop (unless it is the exact opposite). It is here, more than 15 years ago, that Nicolas Maalouly and his Japanese partner Akiko Micucci, who embroiders and hunts for 19th-century objects, settled, as if to satisfy the curious, art lovers, and passersby in need of conviviality. *« Here, the door is often ajar, »* says Nicolas. *« So people come in and ask us questions. Normally, you can see my paintings, but if I often change the hanging, sometimes the walls are empty because all the works have gone for an exhibition. If we also happen to welcome friends who need a showroom, the place is mainly a space for creation. »* And he continues: *« I have no problem with people watching me work. On the contrary. I like to show that what I do requires time and reflection. I also post a lot of photos in work-in-progress mode. »*

However, Nicolas Maalouly was not destined for all this. Thus, his story begins in Lebanon where he lived until he was fifteen. Except that at the dawn of the 90s, the war pushed his parents to come here. Not for long, just waiting for the situation to calm down a bit. And then his sister and he see the time for the baccalaureate approaching and it is no longer the time to leave. They will never return. *« At first, it wasn't easy. Even though I spoke the language, quite a few words escaped me. Got a 'cigarette'? I didn't 'get' anything... And obviously, there were groups and I felt foreign, different. But eventually, I adapted, until I really felt not French, but very, very Parisian. »*

FINDING THE WAY

« Even though my father went back to Lebanon to fill a container with furniture and clothes, we can say that, as Sylvie Vartan sang, 'from my tender childhood, nothing remains.' No toys, no class photos... Maybe that's why today, I have a hard time throwing things away. I keep everything! It takes up a lot of space, but I classify, archive, accumulate boxes... » So yes, the desire to









parmi les cours dispensés, ce sont les arts plastiques qui ont sa préférence. Et c'est ainsi qu'une fois ses études bouclées, en parallèle de son travail en agence, il commence à exposer ses œuvres personnelles. Jusqu'à se rendre compte qu'il peut vivre de ce « travail » et non de cette « passion », puisque comme il l'affirme, *« les passions sont mouvantes »* et que l'art n'a pour lui, rien d'un hobby. *« Je voulais raconter des histoires et j'ai tout de suite eu comme références de grands noms qui détournaient des affiches, comme Jacques Villeglé ou Raymond Hains. Et puis j'adorais la galerie Arlette Gimaray, rue de Seine, et tous ceux qu'elle représentait. Contrairement au plus grand nombre, je ne voulais pas m'intéresser à l'image, mais plutôt aux lettres, jouer avec les polices, les couleurs. Je pense que rôle de l'artiste, c'est d'attirer l'attention sur ce que les autres n'ont pas vu. »*

CHASSEUR DE PAPIER

« J'ai commencé à travailler avec des plans imprimés que j'avais sous la main, que je pliais et dépliais sans cesse. Ce n'était pas cher et c'était pratique. Puis j'ai commencé à utiliser des affiches, de fait très factuelles, pour en faire quelque chose de plus abstrait, de plus poétique. Le processus est un peu comparable à ce qui se passe quand on retrouve un numéro de téléphone sur un bout de papier et qu'on ne sait pas à qui il appartient. Ou quand on réouvre un carnet de notes où on a gribouillé des choses illisibles. Là, le cerveau cherche et j'aime beaucoup ce moment où il recolte les lettres et qu'il lit des mots qui ne sont pas là parce qu'il a besoin de logique. » Reste juste à trouver le matériau qui servira de base à ces œuvres et là aussi, Nicolas doit faire preuve d'inventivité. Car à ce stade, tous les moyens sont bons. Un contact à la RATP, un autre dans un musée parisien, et puis sinon, du repérage dans la rue (chien en laisse), d'affiches de théâtre ou politiques, dans l'attente qu'elles soient décollées. Ou encore bien sûr, de l'arrachage en bonne et due forme. *« Je me suis déjà fait arrêter, parce qu'évidemment, c'est interdit. »*, avoue-t-il avec un sourire pas foncièrement désolé. Et c'est une fois la pièce maîtresse trouvée que la magie peut commencer à opérer. *« J'utilise beaucoup la technique des "plis écrasés", mais parfois la matière casse, ce qui n'est pas grave, parce qu'il faut savoir écouter le papier. Cela me plaît de découper, recouper, recoller, recommencer. J'accepte le fait qu'il y ait dans mon travail une part d'imprévu, qui cohabite avec une autre, très mathématique, puisque j'utilise toujours le nombre d'or pour créer les formes que je vais assembler. »* La couleur quant à elle, semble avoir des accents plus

give another life to existing materials probably finds its beginnings there, but first of all, one must know what to do with one's life, seriously. Not sure that his parents appreciate his desire to turn to fashion, Nicolas chooses architecture, because it is still a matter of creation. Very quickly, however, among the courses offered, it is the plastic arts that have his preference. And so, once his studies are completed, in parallel with his work in an agency, he begins to exhibit his personal works. Until he realizes that he can live from this 'work' and not from this 'passion,' since as he affirms, 'passions are moving' and art is for him, nothing of a hobby. *« I wanted to tell stories and I immediately had as references great names who diverted posters, like Jacques Villeglé or Raymond Hains. And then I loved the Arlette Gimaray gallery, Rue de Seine, and all those she represented. Unlike most people, I didn't want to be interested in the image, but rather in the letters, playing with fonts, colors. I think the role of the artist is to draw attention to what others have not seen. »*

PAPER HUNTER

« I started working with printed plans that I had on hand, which I folded and unfolded endlessly. It wasn't expensive and it was practical. Then I started using posters, very factual, to make something more abstract, more poetic. The process is somewhat comparable to what happens when you find a phone number on a piece of paper and you don't know who it belongs to. Or when you reopen a notebook where you have scribbled unreadable things. There, the brain searches and I really like this moment when it pieces together the letters and reads words that are not there because it needs logic. » Just find the material that will serve as the basis for these works and there too, Nicolas must be inventive. Because at this stage, all means are good. A contact at the RATP, another in a Parisian museum, and then otherwise, scouting in the street (dog on a leash), theater or political posters, waiting for them to be peeled off. Or of course, proper tearing. *« I have already been arrested, because obviously, it is forbidden, »* he admits with a not fundamentally sorry smile. And it is once the centerpiece is found that the magic can begin to operate. *« I use a lot the technique of 'crushed folds,' but sometimes the material breaks, which is not serious, because you have to know how to listen to the paper. I like to cut, recut, glue, start again. I accept the fact that there is an element of unpredictability in my work,*

aléatoires. « *J'aime les teintes "pas nettes", arriver à quelque chose qui n'est ni rouge ni orange, ni bleu ni vert. J'appelle ça les "couleurs sales" ou la "couleur du temps", dans le sens du temps qui passe, qui abîme et oxyde les choses, mais qui les rend belles, tout de même.* »

UNE PALETTE DE TALENTS

Souvent, il arrive que les œuvres de Nicolas tapent dans l'œil de fans inattendus. De quoi initier des collaborations aussi surprenantes que bien vues. « *Je me souviens de l'un de mes tout premiers travaux réalisés à partir d'une affiche. Je l'avais conçu avec un poster de la marque de mode Comme des Garçons. À peu près vingt ans plus tard, j'ai été surpris d'être appelé par cette même maison, qui voulait réaliser une collection capsule de tee-shirts et de chemises à partir d'un de mes tableaux – un autre – qui avait particulièrement plu à sa créatrice, Rei Kawakubo. Un vrai hasard, une grande fierté et également peut-être, un signe (sourire).* » Aussi, l'artiste est parfois appelé par des collectivités locales pour réaliser des installations (collages ou tissages), dans des formats bien plus monumentaux que ceux – circonscrits à la taille des panneaux qu'il emploie – auquel il est habitué. Il n'hésite pas alors à se muer en mentor pour des « assistants » certes pas très expérimentés, mais pleins de bonne volonté. Architecte de formation, il lui arrive aussi parfois encore de réagencer des appartements pour casser quelque mur, remettre le salon à sa vraie place et meubler le tout en guise de point d'orgue final. Et puis *last but not least*, Nicolas Maalouly est aussi connu comme physio de clubs, activité prenante dont il ne parle pas forcément beaucoup, parce que selon lui, la France n'est pas vraiment adepte des personnages « multi-casquettes ». Après avoir officié à la porte de la « Flash », à la Java pour les soirées « House of Moda », au Wanderlust, à La Nouba, au Social Club ou à La Machine du Moulin-Rouge, on le retrouve aujourd'hui au Nexus, temple de la techno à Pantin ou, comme depuis dix ans, lors des mensuelles de la « Menergy ». Dans ce moment de vie, on le connaît surtout sous le nom de « La Méchante », ce qui étonne quand on connaît son caractère charmant. « *J'exerce cette fonction avec le plus grand des sérieux, donc bien sûr, je dois jouer un rôle. Je ne suis pas là pour être apprécié, ce qui est exactement à l'opposé de mon travail d'artiste, puisque chaque œuvre distille le message "love me". Aime-moi, aime-moi au point d'avoir envie de m'emmener chez toi.* » Quelque chose comme un coup de foudre, un amour ultime auquel nous, sans surprise, on croit.

which coexists with another, very mathematical, since I always use the golden ratio to create the shapes I will assemble.» The color, on the other hand, seems to have more random accents. «I like 'unclean' shades, arriving at something that is neither red nor orange, neither blue nor green. I call them 'dirty colors' or 'the color of time,' in the sense of time that passes, that damages and oxidizes things, but makes them beautiful, nonetheless.»

A PALETTE OF TALENTS

Often, it happens that Nicolas's works catch the eye of unexpected fans. Enough to initiate collaborations as surprising as well seen. «I remember one of my very first works made from a poster. I had designed it with a poster from the fashion brand Comme des Garçons. About twenty years later, I was surprised to be called by this same house, which wanted to create a capsule collection of t-shirts and shirts from one of my paintings - another one - which had particularly pleased its creator, Rei Kawakubo. A real coincidence, a great pride and also perhaps, a sign (smile).» Also, the artist is sometimes called by local authorities to create installations (collages or weavings), in formats much more monumental than those - confined to the size of the panels he uses - to which he is accustomed. He does not hesitate then to become a mentor for «assistants» certainly not very experienced, but full of goodwill. An architect by training, he also sometimes still rearranges apartments to break some wall, put the living room back in its real place and furnish everything as a final touch. And last but not least, Nicolas Maalouly is also known as a club bouncer, a demanding activity that he does not necessarily talk about much, because according to him, France is not really fond of «multi-hat» characters. After officiating at the door of «Flash,» at La Java for the «House of Moda» parties, at Wanderlust, at La Nouba, at Social Club or at La Machine du Moulin-Rouge, he can be found today at Nexus, the temple of techno in Pantin or, as for ten years, at the monthly «Menergy.» In this moment of life, he is mainly known as «La Méchante,» which is surprising when you know his charming character. «I perform this function with the utmost seriousness, so of course, I have to play a role. I am not here to be liked, which is exactly the opposite of my work as an artist, since each work distills the message 'love me.' Love me, love me to the point of wanting to take me home.» Something like a love at first sight, an ultimate love in which we, unsurprisingly, believe.



CAMÉLIA JORDANA & FARIDA KHELFA: RÉCITS D'APPRENTISSAGE

Après avoir vu *Reine-mère* de Manèle Labidi, où Camélia Jordana tient le rôle principal, il nous est venu l'idée de la faire dialoguer avec le mannequin star Farida Khelfa. Une autre génération, une autre expérience, mais la même volonté de travailler ses origines pour qu'en surgisse un geste créateur. Autobiographique ou musical, peu importe : il est organique et total.

Propos recueillis par
Jean-Marie Samocki

Photos
Sara Imloul

Réalisation
Arthur Mayadoux



Farida Khelfa porte un trench LOUIS GABRIEL NOUCHI,
Camelia Jordana un trench AMI PARIS.

Ces derniers mois, Camélia Jordana a été à l'affiche des *Tempêtes* de Dania Reymond et de *Reine Mère* de Manèle Labidi : fantôme dans le premier film, jeune femme en butte au racisme ordinaire dans le second. La chanteuse et actrice explore pour chaque rôle le lien politique et affectif qui la relie à ses origines. Il est passionnant de l'écouter parler au mannequin Farida Khelfa, qui a illuminé les années 1980 avec les collections de Jean-Paul Gaultier et d'Azzedine Alaïa et dont les mémoires, *Une enfance française* (Albin Michel, 2024), viennent de paraître en poche. Construit d'abord en miroir, l'entretien se rapproche de manière troublante d'une expérience de science-fiction. Les voix se mêlent peu à peu. Les identités se répondent au point de donner l'illusion d'avoir à faire à la même personne à deux époques différentes.

Farida Khelfa : J'ai mis exactement un an à rédiger mes mémoires, d'août 2022, après le décès de ma mère, à août 2023. J'ai écrit seule, sans montrer le manuscrit à personne. Les anecdotes autour de la mode ont été vite écartées car ce n'était pas le sujet. Je me suis concentrée sur mon enfance en cherchant à aller au-delà de mes limites intérieures pour raconter ce qui a fait mon éducation. J'ai eu l'impression d'accomplir une transgression et de me livrer à travers un récit littéraire comme une urgence.

Camélia Jordana : Pour moi aussi, le geste créatif est organiquement lié à l'idée de transgression. Il représente la liberté absolue. Il est brutal, violent, mais le fait de pouvoir l'assumer crée une émancipation. Pour être juste, il doit être le plus pur possible, donc forcément transgressif. Nous ne sommes pas l'objet de la création de quelqu'un. Nous créons à partir de cette nécessité de dire aussi.

F. K. : La création, c'est la liberté. Tant qu'on ne crée pas, on n'a pas accès à sa propre liberté. C'est ce que j'ai cherché toute ma vie. Je suis partie de l'appartement familial parce que j'ai essayé d'être libre. Mais le livre m'a apporté une liberté encore plus grande.

Vous définissez cette enfance ainsi : « Un père déficient et violent, une mère à la santé mentale fragile. Une enfance française ».

F. K. : Le titre s'est imposé à moi au détour d'un chapitre. Le cadre intime et politique de mon expérience, c'est celui de la République.

CAMÉLIA JORDANA & FARIDA KHELFA: STORIES OF BECOMING

After watching *Reine-mère* by Manèle Labidi, starring Camélia Jordana in the lead role, we had the idea to bring her into conversation with supermodel Farida Khelfa. A different generation, a different experience, but the same drive to explore one's roots in order to spark a creative act. Whether autobiographical or musical, it doesn't matter — it's organic and whole.

In recent months, Camélia Jordana has appeared in *Les Tempêtes* by Dania Reymond and *Reine Mère* by Manèle Labidi — a ghost in the former, a young woman confronting everyday racism in the latter. With each role, the singer and actress delves into the political and emotional ties that connect her to her roots. It's captivating to hear her in conversation with model Farida Khelfa, who illuminated the 1980s through the collections of Jean-Paul Gaultier and Azzedine Alaïa, and whose memoir, *Une enfance française* (Albin Michel, 2024), has just been released in paperback. Initially set up like a mirror, the interview gradually begins to resemble a kind of science-fiction experiment. Their voices start to blend. Their identities reflect each other to such a degree that you get the strange feeling you're listening to the same person speaking from two different eras.

Farida Khelfa : It took me exactly a year to write my memoir — from August 2022, right after my mother passed away, to August 2023. I wrote it alone, without showing the manuscript to anyone. I quickly set aside the anecdotes about fashion — that wasn't the story I wanted to tell. I focused on my childhood, trying to push past my internal limits to recount what shaped me, what formed my education. It felt like an act of transgression, a kind of urgency to tell my story through a literary voice.

Camélia Jordana : For me too, the creative gesture is organically bound to the idea of transgression. It represents absolute freedom. It's raw, it's violent — but being able to claim that gesture brings about a real emancipation. To be truthful, it has to be as pure as possible, and that means it's inevitably transgressive. We are not the objects of someone else's creation. We create out of a necessity to speak as well.

« Je peux dire que je suis née ici, que mes enfants sont nés ici, que je suis française, et que je ne serai pas l'esclave de mon héritage. » F. K.

CJ : Tu aurais pu raconter la construction sociale de Farida Khelfa, mais tu choisis d'éclairer la construction psychologique de Farida. Ce que tu fais avec ton titre me fait penser à *Drive my Car* : le cinéaste japonais Ryusuke Hamaguchi place son générique au bout de quarante-cinq minutes, et ton titre arrive au bout d'une vingtaine de pages. C'est très audacieux et absolument politique. Tu dis à ta façon que pour raconter une enfance française à cette époque-là, dans les années 1960 et 1970, il faut prendre en compte l'inceste, les parents défaillants, la violence physique. C'était sous les yeux des gens, et c'était tu par tout le monde, la ZUP, l'école, la fratrie, même si c'était senti, même si c'était vu, même s'il y avait des troubles chez chacun de ses frères et sœurs. Cela m'a rappelé ma lecture de *My Body* : Emily Ratajkowski décide de partir de ce corps comme d'une vitrine qui a rendu son nom célèbre pour aller beaucoup plus loin. Quand Virginie Despentes t'a dit qu'elle ne s'attendait pas à ça, c'est sans doute qu'elle ne s'attendait pas à découvrir une véritable écrivaine, qui plus est, avec une matière politique aussi riche et aussi forte.

F. K. : Creation is freedom. As long as you're not creating, you don't really have access to your own freedom. That's what I've spent my whole life searching for. I left my family home because I was trying to be free. But this book gave me a freedom even greater than that.

You define that childhood like this: "An absent and violent father, a mother with fragile mental health. A French childhood."

F. K. : The title came to me midway through a chapter. The intimate and political framework of my experience is the Republic.

C. J. : You could've told the story of how Farida Khelfa was socially constructed — but instead, you chose to illuminate the psychological construction of Farida. What you do with your title reminds me of *Drive My Car*: the Japanese filmmaker Ryusuke Hamaguchi rolls the opening credits forty-five minutes into the film — and your title only appears some twenty pages in. It's bold, and deeply political. In your own way, you're saying that to tell the story of a French childhood in the 1960s and '70s, you have to acknowledge incest, failing parents, physical violence. It was all in plain sight, and yet silenced by everyone — the housing projects, the school, the siblings — even if it was felt, even if it was seen, even though each of your brothers and sisters was showing signs of it. It reminded me of reading *My Body* by Emily Ratajkowski: she decides to begin with the body — the showcase that made her name — only to take the reader far beyond that. When Virginie Despentes told you she hadn't expected this, maybe it was because she hadn't expected to discover a true writer — and one with such rich, potent political material.

Camélia, can you make this expression — "French childhood" — your own?

C. J. : I claim it like any child of immigrants would. I'm in the process of learning Darija. I speak even less Kabyle, which is my father's family's language. But I also went through the French republican school system. Today, I feel Franco-Algerian because I choose to connect to that history, to that identity — one that was silenced for a long time because it was hated until fairly recently. Now, I cele-





Camélia, pouvez-vous vous approprier cette expression : « enfance française » ?

C. J. : Je me l'approprie comme tout enfant d'immigrés. Je suis en train d'apprendre la darija. Je parle encore moins le kabyle de la famille de mon père. Je suis allée aussi à l'école républicaine française. Je me sens franco-algérienne aujourd'hui parce que je choisis de me connecter à cette histoire-là et à cette identité-là, qui a été longtemps tue parce qu'elle a été détestée jusqu'à il n'y a pas si longtemps. Aujourd'hui je la célèbre. Je me demande comment la faire vivre et l'honorer, mais c'est très nouveau. Mon enfance française est riche de cette culture multiple : algérienne, kabyle, juive, parmi mille autres choses. J'ai grandi en faisant shabbat, puis le bouddhisme est entré dans la vie de ma famille, donc dans la mienne. Une enfance française, c'est avoir accès à la richesse de ce peuple français fait de toutes les cultures du monde et du berceau méditerranéen.

Farida, votre récit commence par la mort de votre mère et se termine par celle de votre père.

De quoi cherchez-vous à sortir ?

F. K. : De mon éducation, certainement. On est toujours pris dans l'étau de sa propre éducation. On doit inventer sa propre histoire et son propre chemin. C'est la phrase de Fanon que j'ai mise en exergue : « *Je ne serai pas l'esclave de mes pères* ». Elle me hante. Mes papiers sont algériens. J'ai eu accès à la nationalité française tardivement, après plus de trente ans. J'ai fait ma carrière de mannequin avec un passeport algérien, et j'ai vu ce que c'était que de voyager avec un passeport algérien, bien avant le 11 septembre. Mon « algérianité » m'habite. Aujourd'hui, j'ai accepté d'être française, et c'est totalement neuf aussi. C'est une grande richesse. Je peux dire que je suis née ici, que mes enfants sont nés ici, que je suis française, et que je ne serai pas l'esclave de mon héritage.

C. J. : Ces propos font écho à mon expérience. Cette notion de déconstruction est d'abord passée par le féminisme, qui a été central pendant les sept dernières années de ma vie. En ce moment, c'est plutôt le rapport à mon identité franco-algérienne. Quand on commence à déconstruire sa misogynie intériorisée, son patriarcat intériorisé, on se rend compte qu'on a des réflexes qu'on aimerait ne pas avoir. Vider le grand sac de la déconstruction est un travail éternel. C'est la grande question : qu'aurons-nous fait de ce qu'on aura voulu faire de nous ? Genre, éducation, culture, époque, identité :

brate it. I wonder how to give it life, how to honor it — but that's still very new for me. My French childhood is rich with that multiplicity of culture: Algerian, Kabyle, Jewish — among a thousand other things. I grew up celebrating Shabbat, and then Buddhism came into my family's life, so into mine as well. A French childhood means having access to the richness of this French people made up of cultures from all over the world and rooted in the Mediterranean cradle.

Farida, your story begins with your mother's death and ends with your father's. What are you trying to break free from?

F. K. : My upbringing, for sure. We're always caught in the vice of our own education. You have to invent your own story and your own path. That's why I placed that quote from Fanon at the beginning: "I will not be the slave of my forefathers." It haunts me. My official papers are Algerian. I didn't gain French nationality until much later — over thirty years in. I built my modeling career with an Algerian passport, and I know what it's like to travel with that document, long before 9/11. My "Algerianness" lives inside me. Today, I've accepted being French — and that's completely new too. It's a great richness. I can say I was born here, my children were born here, I am French — and I will not be the slave of my inheritance.

C. J. : Your words deeply resonate with my experience. That idea of deconstruction came first to me through feminism — which has been central to the last seven years of my life. Right now, it's more about my Franco-Algerian identity. When you begin dismantling your internalized misogyny, your internalized patriarchy, you realize you carry reflexes you wish you didn't. Emptying the heavy bag of deconstruction — it's lifelong work. That's the big question: What will we have done with what others tried to make of us? Gender, education, culture, era, identity — what do I keep from all of it? True liberation would be being able to sort through it all: What is mine? What isn't? What's right? What's not? It's essential, but it's also exhausting at times. That said, in my adult and woman's life today, I've never felt so free. I feel like I'm becoming fuller, thicker — in the best sense.

qu'est-ce que je garde de tout ça ? La libération, ce serait de réussir à tout trier. Qu'est-ce qui est à moi, pas à moi, juste, pas juste ? C'est essentiel, mais c'est parfois fatigant. Aujourd'hui dans ma vie d'adulte et de femme, je ne me suis jamais sentie aussi libre. Je m'épaissis.

Farida, votre texte est traversé par des fantômes et des silhouettes. La figure d'une personne qui se drogue et qui va bientôt mourir est aussi importante que celle de Claude Lanzmann, par exemple.

Vous adressez-vous à eux ?

F. K. : Quand j'écris, je ne m'adresse qu'à moi. Mais ces gens-là m'ont construit. La femme au nez coupé, que je décris avec son excroissance velue et sa tête défigurée, incarne pleinement ma liberté. Je voulais qu'elle continue à vivre à travers mes mots. C'est une femme comme ça que je veux être : se balader en gandoura et en claquettes, n'en avoir rien à faire, faire éclater son chewing-gum. Pour moi, c'est une femme puissante et je m'identifie à ces personnages puissants, comme la psychanalyste Choula Emerich, ou Lanzmann. Grâce à lui, j'ai lu tous les écrits de Fanon, ce qui m'a permis de mettre un nom sur la maladie mentale de mes parents comme sur les dégâts de la décolonisation.

Ces tombeaux, ce sont aussi des résurrections et des hommages...

C. J. : Farida rend hommage et *femmage* aux personnes qui ont traversé sa vie. Pour mon prochain album, j'ai envie de le faire dans une ambiance très festive. À l'époque de mon précédent disque *Lost*, tout était sombre : les attentats du 13 novembre avaient éclaté, Nuit debout rassemblait des milliers de gens que je croisais en traversant Paris sur mon scooter. L'album lui-même était un combat de quatre années. Je voyais mon public évoluer, des jeunes personnes, des vieilles personnes, des couples, des troupes, et tout le monde chantait en français, en anglais et en arabe pour célébrer le monde qu'on formait ensemble. J'avais besoin de me rappeler que ce peuple de toutes les couleurs existe. Cela m'a sauvé parce qu'au même moment, le monde m'a aussi rappelé que je n'étais qu'une arabe. C'était violent. Je me souviens du regard d'un douanier, alors que je revenais de Croatie : les attaques de *Charlie Hebdo* venaient d'avoir lieu et on recherchait encore la complice d'un des terroristes. Je le chante dans *Freestyle* : « *Les regards oubliés reprennent vie / calmement s'emballent*

“My French childhood is rich with that multiplicity of culture: Algerian, Kabyle, Jewish — among a thousand other things.” C. J.

Farida, your text is inhabited by ghosts and silhouettes. The figure of a person struggling with addiction and close to death is just as important as someone like Claude Lanzmann. Are you speaking to them?

F. K. : When I write, I only speak to myself. But these people shaped me. The woman with the severed nose, who I describe with her hairy growth and disfigured face, fully embodies my idea of freedom. I wanted her to live on through my words. That's the kind of woman I want to be: walking around in a gandoura and flip-flops, not giving a damn, cracking her chewing gum. To me, she's powerful — and I identify with powerful figures like that, like psychoanalyst Choula Emerich, or Lanzmann. It's thanks to him that I read all of Fanon's writings, which allowed me to name both my parents' mental illness and the damage caused by decolonization.

These tombs are also acts of resurrection, of tribute...

C. J. : Farida offers both homage and femmage to the people who've passed through her life. For my next



Set designer **Margot Thiry**
Maquillage **Christina Lutz** avec **Byredo**
Coiffure **Julie Benadji**
Assistant photographe **Adrien Nicolay**
Assistants styliste **Cristina Medina & Yakiv Kotlik**
Assistante set desgin **Magda Benmlih**
Assistant coiffure **Jerome Delassalle**
Remerciements **Studio Est & Les Décors Papillons**

Robes, ANN DEMEULEMEESTER.



/le freestyle se poursuit depuis ». Cela m’a fait prendre conscience que je m’étais construit un monde où il n’y avait pas de place pour ce regard-là qui me dévisage. Et soudain, ça explosait.

Lorsque Farida évoque l’alcoolisme de son père, elle rappelle l’importance des vignobles en Algérie française. Est-ce que vous, Camélia Jordana, vous avez conscience de l’ombre et de la marque de l’Histoire sur votre destinée ?

C. J. : Mes deux grands-pères aussi ont été au FLN, tous les deux ont également été emprisonnés pendant trois ans sans jugement. Ma mère est née en 1962, en mars, à Lyon, comme Farida. J’ai découvert le 17 octobre 1961 à travers un documentaire extraordinaire de Yasmina Adi, *Ici on noie les Algériens – 17 octobre 1961*. Il y a plus de cinq ans, avant le Covid, j’ai posé mille questions à toute ma famille, j’en ai rempli des carnets entiers. Je nourris maintenant un lien entre l’histoire familiale et l’histoire commune de façon plus consciente encore. Le fait d’aller dans le village de mes ancêtres, de rencontrer le peuple berbère de Kabylie, d’avoir de nouveaux frères et sœurs de vie me bouleverse et me déplace.

En quoi la culture vous a construites ?

À quel moment a-t-elle constitué des éléments de dette ou de construction intérieure ?

F. K. : L’écriture permet d’échapper aux chaînes d’un destin. Mes parents parlaient arabe entre eux mais avec nous, ils parlaient français. Les livres et la littérature m’ont structurée. Mon père ne savait pas lire. J’ai commencé à lire jeune et cela a coïncidé avec l’envie de rébellion propre à l’adolescence. Il lui était difficile de me frapper parce que je faisais deux têtes de plus que lui. Il m’a interdit de lire, et donc en réaction, je lisais comme une folle. Je lisais Pearl Buck. Les Rougon-Macquart, c’était nous. Zola décrivait tellement bien ma misère que j’ai pu me croire française. Je me suis identifiée à cette misère commune. Si même les Français la connaissaient, c’est qu’on était partie prenante de cette réalité-là.

C. J. : Mes parents ont construit à la force de leurs bras leur ascension sociale. Ma mère a dû arrêter l’école à 14 ans : elle l’a vécu comme une immense injustice. Elle a grandi dans le même milieu social que Farida. Elle m’a transmis en retour l’amour des mots. Pendant qu’elle préparait à manger, elle m’apprenait

album, I want to do that too — but in a very festive spirit. When I made *Lost*, everything felt dark: the November 13 attacks had just happened, *Nuit debout* was bringing thousands of people together, and I’d pass them on my scooter across Paris. That album was a four-year struggle. I watched my audience grow — young people, older people, couples, troupes — and everyone was singing in French, English, and Arabic to celebrate the world we were building together. I needed to remember that this people of all colors exists. That saved me — because at the same time, the world was reminding me I was nothing more than an Arab. It was violent. I remember the look a customs officer gave me when I returned from Croatia — it was just after the Charlie Hebdo attacks, and they were still searching for one of the terrorist’s accomplices. I sing about it in *Freestyle*: “The forgotten gazes come back to life / calmly, then rush / the freestyle carries on.” That moment made me realize I’d built a world for myself where there was no room for that kind of gaze — the one that scrutinizes you. And suddenly, it shattered everything.

When Farida speaks of her father’s alcoholism, she also points to the role of vineyards in French Algeria. Camélia, are you aware of how History, in its darker shadows and enduring imprints, has shaped your path?

C. J. : Both of my grandfathers were in the FLN. Both were imprisoned for three years without trial. My mother was born in 1962, in March, in Lyon — like Farida. I discovered the events of October 17, 1961, through an extraordinary documentary by Yasmina Adi, *Here We Drown Algerians – October 17, 1961*. More than five years ago, before COVID, I asked my entire family a thousand questions. I filled whole notebooks. Now I nourish a deeper, more conscious connection between my family’s story and our collective history. Going to the village of my ancestors, meeting the Berber people of Kabylia, gaining new brothers and sisters in life — it moves me, and it shifts something inside me.

In what ways has culture shaped you? At what point did it become a source of debt or of inner construction?

F. K. : Writing allows you to escape the chains of fate.

« *J'ai commencé à lire jeune et cela a coïncidé avec l'envie de rébellion.* » C. J.

à rêver les mots et me demandait ce qu'ils évoquaient pour moi. J'aime la grammaire comme un jeu. J'adore apprendre. J'ai la mémoire visuelle et l'oreille musicale. J'ai plein de trucs mnémotechniques. Ma mère m'inscrivait à tous les cours possibles. J'ai reçu ainsi une forme d'éducation bourgeoise. Le lundi j'avais piano, le mardi solfège, le mercredi danse et basket, le jeudi théâtre, le vendredi encore piano et le week-end encore basket. Cela ne l'empêchait pas les quelques fois où on prenait l'avion d'avoir le réflexe de prendre tous les sucres gratuits. J'avais l'injonction d'être un petit singe savant. C'était un non-dit : tu as la chance d'avoir accès à tout ça, pourquoi n'es-tu pas la meilleure ? J'ai la chance aujourd'hui de pouvoir m'exprimer dans tellement de mondes.

Camélia, que pouvez-vous transmettre à Farida ?

C. J. : Ma reconnaissance. J'ai dévoré le livre en deux jours en même temps que je découvrais *Une éducation algérienne* de Wassyla Tamzali. Il y a des femmes comme Farida ou Wassyla qui ont trouvé une urgence dans leur malheur, se sont sauvées et ont finalement ouvert la voie. Elle a une parole qui est celle de toutes nos mères. C'est une vraie réparation.

Et vous, Farida, que pouvez-vous apprendre de Camélia ?

F. K. : J'apprends sa liberté. J'ai mis du temps à m'autoriser cela. Elle a l'audace de le faire très jeune, de s'exprimer clairement, profondément, avec beaucoup de sincérité. Elle parle du chemin qu'elle a parcouru. Je suis très heureuse de cette audace-là.

My parents spoke Arabic to each other, but with us, they spoke French. Books and literature gave me structure. My father couldn't read. I started reading young, and it coincided with the teenage urge to rebel. He had a hard time hitting me because I was two heads taller than him. He forbade me from reading, so of course I read like a maniac. I read Pearl Buck. Les Rougon-Macquart — that was us. Zola described my misery so precisely that I could believe I was French. I identified with that shared misery. If even the French knew it, then we were part of that same reality.

C. J. : My parents built their social ascent with their bare hands. My mother had to leave school at 14 — she experienced it as a deep injustice. She grew up in the same social world as Farida. In return, she passed on to me her love for words. While she cooked, she taught me how to dream through language, asking me what certain words evoked for me. I love grammar like a game. I love learning. I have a photographic memory and a musical ear. I've got all sorts of mnemonic tricks. My mother enrolled me in every class imaginable. In a way, I received a bourgeois education: Monday was piano, Tuesday music theory, Wednesday dance and basketball, Thursday theater, Friday piano again, and weekends more basketball. And yet, when we flew somewhere, she still instinctively took all the free sugar packets. I was expected to be a little trained monkey. It was unspoken: you're lucky to have access to all this — so why aren't you the best? Today, I'm lucky to be able to express myself across so many different worlds.

Camélia, what would you like to pass on to Farida?

C. J. : My gratitude. I devoured her book in two days while also reading *An Algerian Education* by Wassyla Tamzali. There are women like Farida, like Wassyla, who found urgency in their suffering, saved themselves, and in doing so, opened a path for others. She speaks with the voice of all our mothers. It's a true act of healing.

And you, Farida — what can you learn from Camélia?

F. K. : I learn from her freedom. It took me a long time to give myself permission for that. She dares to embrace it so young, expressing herself with clarity, depth, and honesty. She talks about the path she's taken. I'm truly happy to witness that kind of boldness.

Manteau, débardeur
et pantalon, GUCCI,
boucle d'oreille, PATOU.



Robe, MUGLER.



CADIOT DU CIEL

Olivier Cadiot a publié cet hiver le livre *Départs de feu*.

En s'appuyant sur la forme du journal intime, au fil des humeurs et des sentiments, il évoque ce qu'a déposé en lui le décès de sa sœur. Raconte-t-il une hantise ou un nouveau départ ? Est-ce de l'autofiction ou une forme de poésie ? Et quelle poésie ? Rencontre avec un écrivain qui se dégage des pièges de l'aveu.

Propos recueillis par

Jean-Marie Samocki

Photos

Lucas Chanoine



« *Je me compose, je me décompose* ». Bien balancée, entre formule logique et dépôt poétique, déjà présente dans *Un mage en été* (2010), la phrase scande *Pour Mahler* (2024) comme un refrain et un encouragement. Pourquoi retenir celle-là plus qu'une autre ? Peut-être parce qu'Olivier Cadiot parle comme elle : pas de commentaire, des signaux de phare, brefs et lointains, mais éclairants. Il passe très vite d'un sujet à un autre, livre à chaque fois une notation claire. Il évite la pesanteur, la redondance, l'explication.

Départs de feu procède de cette parole-là. L'ouvrage assume le découpage calendaire d'un journal intime (même si l'évolution des dates n'est pas linéaire et que plusieurs époques se mélangent) et s'appuie même sur la première personne du singulier, à condition de mettre à distance l'héritage plombant du lyrisme français.

« *Cette tradition du "Je", ça me fatigue et ça me terrifie un peu. L'écriture doit rester désinvolte, dédramatisons. Si un texte n'est pas un peu comique, d'une manière ou d'une autre, je me méfie. Je n'ai pas envie de voir dans un écrivain, sa gravité.* » Cette méfiance guide un principe d'écriture : éviter de reconstruire ses propres souvenirs, pour ne pas les défaire ni les corrompre.

Pourquoi alors essayer la forme autobiographique ?

« *C'est surtout pour moi une question de moyens techniques. Je ne me suis rien interdit pendant trente-cinq ans, je n'avais pas peur non plus, mais je ne voyais pas comment faire. Je ne voulais surtout rien conjurer.* » L'écriture assume pourtant clairement sa recherche d'un appui sur le quotidien, à l'opposé de tout romanesque. « *Tout est vrai, comme la maison en Dordogne, ou le jardinage. Ce qui s'y passe s'y passe vraiment. Je l'ai fait comme un journal, mais lorsque j'ai relu l'ensemble, cela me paraissait plat, trop discontinu pour moi. Puis je me suis finalement*

CADIOT FROM THE SKY

Olivier Cadiot published *Départs de feu* (Departures of Fire) this winter. Relying on the form of the intimate diary, he reflects on what the death of his sister has left within him, touching on themes of obsession or a new beginning. Is it autofiction or a form of poetry? And what kind of poetry? A meeting with an author who evades the traps of self-revelation.

"I compose myself, I decompose myself." Well-balanced, between logical formula and poetic deposit, already present in *Un mage en été* (2010), the phrase resonates throughout *Pour Mahler* (2024) like a refrain and encouragement. Why hold onto this one more than another? Perhaps because Olivier Cadiot speaks like it: no commentary, just beacons of light—brief and distant, yet illuminating. He swiftly shifts from one subject to another, providing clear observations each time. He avoids heaviness, redundancy, and explanations.

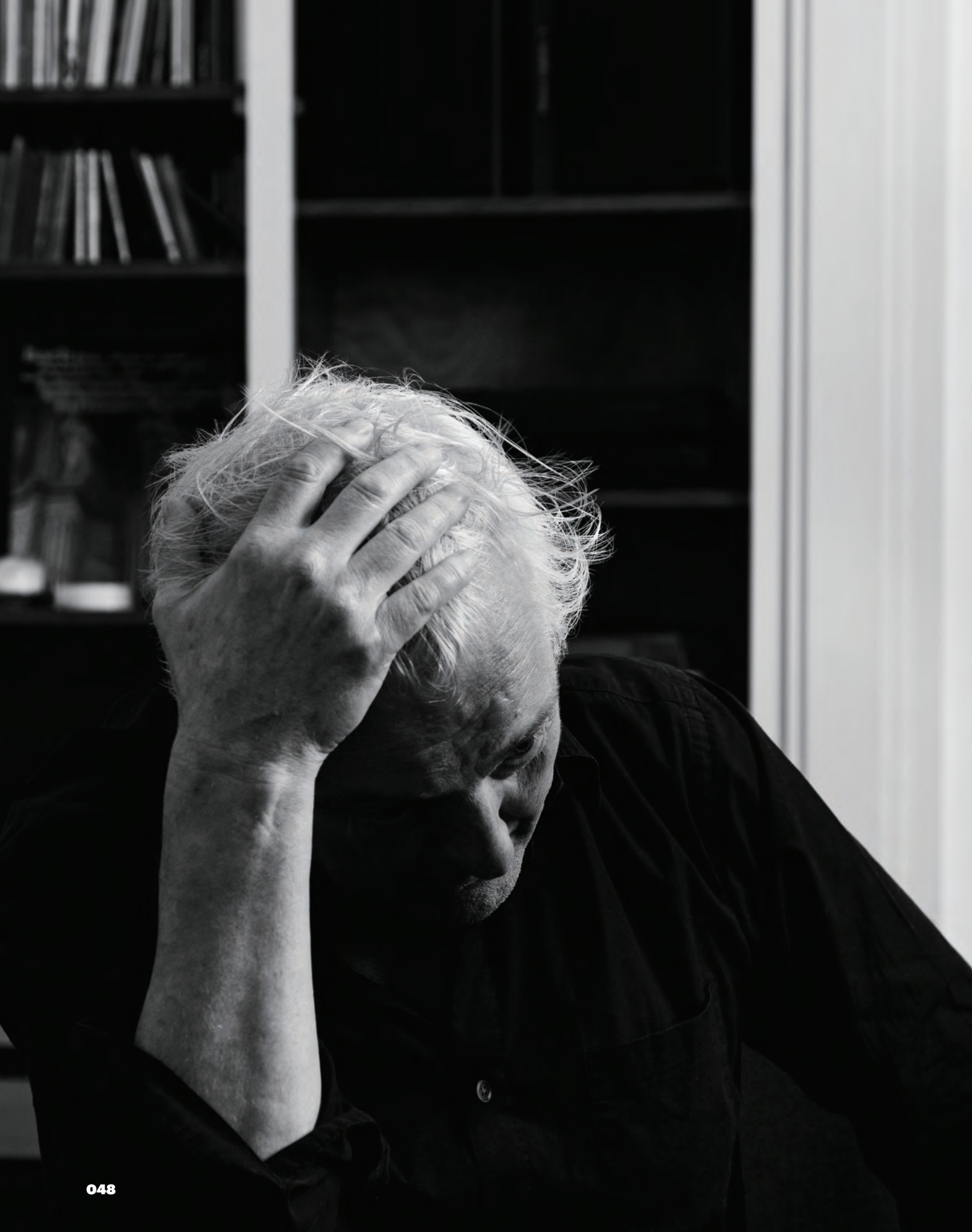
Départs de feu follows this style of speech. The work embraces the calendar structure of an intimate journal (though the dates don't follow a linear progression and several periods blend), and even relies on the first person singular, but with the intention of distancing itself from the burdensome heritage of French lyricism. "This tradition of 'I', it tires me, and it terrifies me a little. Writing should remain carefree, let's not dramatize. If a text isn't a bit comical, in one way or another, I'm cautious. I don't want to see a writer's gravity." This skepticism guides his writing principle: to avoid reconstructing his own memories, in order not to undo or corrupt them.

So why attempt the autobiographical form? "For me, it's mostly a question of technical means. I didn't prohibit myself from anything for 35 years, I wasn't afraid either, but I didn't know how to approach it. I especially didn't want to conjure anything." Yet, the writing clearly seeks support from the everyday, opposed to anything too novelistic. "Everything is true, like the house in Dordogne, or the gardening. What happens there happens for real. I wrote it like a journal, but when I reread the whole thing, it felt flat, too discontinuous for me. Then I finally started talking about my sister and rearranged everything. The book is made for that: I'm interested in her, I talk about her suicide, I present her as a little girl, and at the end, she disappears. But it's a slow realization."

The intimate journal, however, is without confession, without remorse, without shame. The issue of the suffering of the one who remains appears in his works, starting

« *Si un texte n'est pas un peu comique, d'une manière ou d'une autre, je me méfie.* »





mis à parler de ma sœur et j'ai tout réagencé. Le livre est fait pour ça : je m'intéresse à elle, j'évoque son suicide, je la présente petite fille et à la fin de l'ouvrage, elle disparaît. Mais c'est une prise de conscience lente. »

Le journal intime, pourtant, est sans aveu, sans remords, sans honte. La question de la souffrance de celui qui reste se retrouve dans ses œuvres, depuis sa traduction des *Psaumes*, en 2001, qui colle au plus près à l'invocation de celui qui se sent abandonné. Mais Cadiot se dégage de tout pathos : surtout pas la grandeur du sacré, mais l'évidence d'une expérience commune. *« Même la Bible se met à ressembler à un texte vertical comme du Godard. Il y a des effets de collage. Ça me plaît beaucoup. »* *Médecine générale* (2021), de manière directement romanesque, s'ouvre par la dépouille du demi-frère qu'accompagne le narrateur. Avec *Pour Mahler*, inspiré du *Chant de la Terre*, la situation dramatique initiale (Mahler vient de perdre sa fille et apprend qu'il peut mourir à tout instant) entre en interférence avec un vaste réseau intertextuel, depuis des poèmes chinois du VIII^e siècle jusqu'au *Tombeau d'Anatole* de Mallarmé. *« Mon passage à l'écriture poétique s'est fait d'une certaine manière contre la poésie du milieu du XX^e siècle, bourrée de formules philosophiques. Ce Heidegger remâché, sérieux, grandiloquent, très peu pour moi. C'est du chantage de la part du poète. Quand je traduis Shakespeare, je mersers du travail d'Yves Bonnefoy. Mais il loupe l'humour, la cruauté, la violence de cette langue. Ce n'est pas une question de lexique mais de syntaxe. Je réarme chaque phrase comme une arbalète. Je veux à tout prix conserver cet effet de trait, de flèche. »* Cadiot se rattache un peu plus à la poésie de Philippe Jaccottet (*« Il est marqué par la poésie allemande, et ça m'arrange qu'il aime les arbres »*), beaucoup aux objectivistes américains de l'après-guerre, passionnément à Jacques Roubaud. *« Roubaud avait un talent de lecteur prodigieux. C'était un choc : sa voix, sa tessiture, sa rythmique. »*

Quoi qu'il écrive, Cadiot développe une forme de poésie débarrassée de son sens de l'énigme et du sublime. *« C'est la clarté qui donne le rythme. Parfois, des pages réussies sautent à la gueule, comme un pop-up, c'est l'oral de l'écrit ou l'écrit de l'oral, quelque chose d'hybride, une transfusion. La page doit rester assez blanche, précisément pour rester silencieuse. Avec la littérature, j'essaie d'entrer dans ce silence. »* Un silence qui ressemble à s'y méprendre à un ciel : *« Le ciel divin, sûrement pas. Mais le ciel bleu, ça me va, je veux bien y aller, ça pourrait me rendre croyant. »*

Départs de feu (P.O.L., 2024, 136 pages)

« Avec la littérature, j'essaie d'entrer dans ce silence. »

with his translation of the Psalms in 2001, which closely follows the invocation of one who feels abandoned. But Cadiot distances himself from all pathos: absolutely no grandeur of the sacred, just the evidence of a shared experience. “Even the Bible starts to resemble a vertical text like something from Godard. There are collage effects. I really like that.” *Médecine générale* (2021), directly novelistic, begins with the remains of a half-brother the narrator accompanies. *Pour Mahler* reinterprets *Le Chant de la Terre*, but the initial dramatic situation (Mahler has just lost his daughter and learns that he can die at any moment) intersects with a vast intertextual network, from 8th-century Chinese poems to *Le Tombeau d'Anatole* by Mallarmé.

“My passage to poetic writing was somewhat against the poetry of the mid-20th century, full of philosophical formulas. That Heidegger rehashed, serious, grandiloquent, not for me. It's blackmail from the poet. When I translate Shakespeare, I use Yves Bonnefoy's work. But he misses the humor, the cruelty, the violence of that language. It's not a question of lexicon but syntax. I rearm each sentence like a crossbow. I want to preserve that effect of a dart, an arrow.”

Cadiot connects more closely to the poetry of Philippe Jaccottet (“He is marked by German poetry, and I like that he loves trees”), much more to the post-war American objectivists, and passionately to Jacques Roubaud. “Roubaud had a prodigious talent as a reader. It was a shock: his voice, his tessitura, his rhythm.”

Whatever he writes, Cadiot develops a form of poetry freed from its sense of enigma and the sublime. “It's clarity that gives rhythm. Sometimes, successful pages jump at you, like a pop-up. It's the oral of the written or the written of the oral, something hybrid, a transfusion. The page should remain quite white, precisely to stay silent. With literature, I try to enter this silence.” A silence that closely resembles a sky: “The divine sky, surely not. But the blue sky, that's fine with me, I'd be willing to go there. It could make me believe.”

LES NOUVELLES FAÇONS DE RÉFLÉCHIR Le MONDE

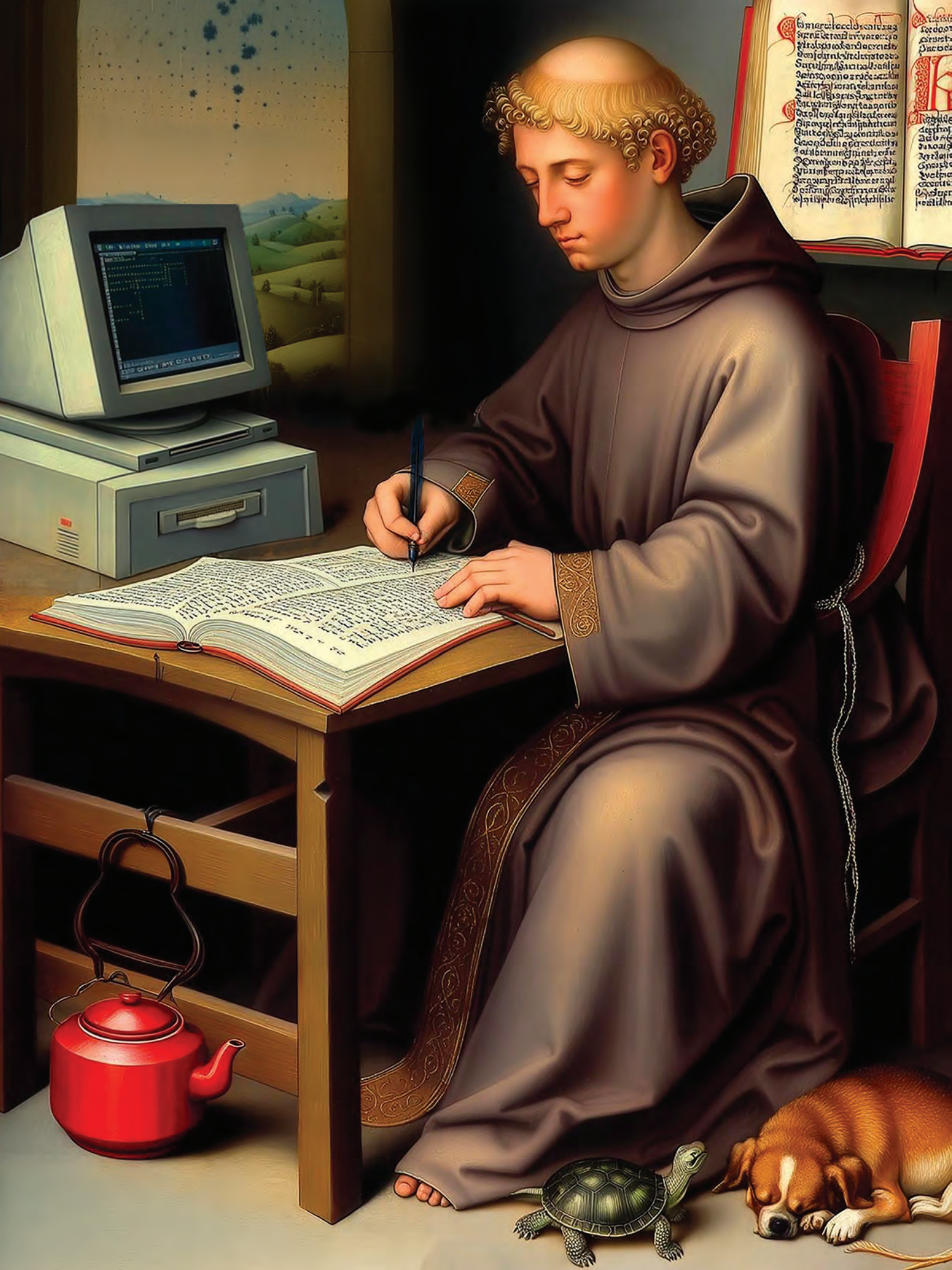
Une culture, comme un dressing ou une bibliothèque. On ne l'enrichit pas pour tout utiliser tout de suite, mais pour avoir à disposition les éléments dont on aura besoin quand viendra le bon moment. Les moyens de s'informer ont changé, mais qu'en est-il de la curiosité ? On y réfléchit avec la sociologue Léonor Graser.

Texte

Elisabeth Clauss

Visuels

David Vitry Ferreira



Il serait tentant de tracer en ligne droite le raccourci *« avant Internet on essayait d'apprendre, maintenant on ne veut plus que savoir »*. Les recherches dans les livres sont largement supplantées par la première ligne de réponse sur Google. Les mentors d'avant, profs, pharmaciens, avocats, parents, sont souvent remplacés par les réseaux sociaux. Les futures générations sauront-elles encore étudier en profondeur, se balader intellectuellement, s'inspirer librement ? L'idée reçue selon laquelle les jeunes cerveaux sont en train de se faire lessiver par l'accès immédiat à une information qu'ils préfèrent évidemment gratuite – elle ne l'est jamais, on la paye en données sur nos habitudes de consommation et/ou nos centres d'intérêts – mérite des nuances qui sont, comme la pensée, en arborescence.

DEVRAIT-ON ÊTRE FORMÉ À S'INFORMER ?

Pour Léonor Graser, chercheuse en sociologie associée au Centre de recherche sur les liens sociaux (Cerlis / Université Paris Cité – CNRS), *« savoir et comprendre, c'est une question d'éducation, donc d'inégalités sociales face à l'apprentissage. On sait qu'aujourd'hui, beaucoup plus de gens vont à l'école qu'il y a quelques décennies, mais la répartition sociale de l'accès à la connaissance et au savoir n'a finalement pas tant évolué »*. Spécialiste des pratiques culturelles et de leurs représentations, elle souligne qu'*« avant la révolution Internet, à la fin du siècle dernier, les chemins de l'instruction étaient tout tracés : on remettait peu en question les savoirs enseignés à l'école et, plus généralement, les informations relayées par les institutions. »* Avec le développement des technologies numériques, l'offre culturelle s'est élargie et diversifiée. *« On a assisté à l'émergence de nouveaux prescripteurs d'opinion, jusqu'aux influenceurs et personnalités qui peuvent commenter n'importe quel sujet du quotidien. »* Les voies vers la célébrité, qui incarne pour beaucoup la réussite sociale et économique, se sont multipliées autant qu'elles se sont raccourcies. Tout semble plus proche, plus accessible, plus immédiat. On est désormais habitué à obtenir la moindre réponse en un clic. *« Avec ces nouvelles pratiques et ces nouveaux usages, c'est toute notre perspective qui se trouve modifiée. On a basculé dans un monde qui semble à la fois mieux connu et beaucoup plus complexe. »* Concernant l'accès aux informations sur le web, Léonor Graser évoque une forme de sérendipité, terme adapté de l'anglais qui signifie l'art de se laisser

NEW WAYS OF THINKING ABOUT THE WORLD

A culture, like a wardrobe or a bookshelf. You don't build it up to use everything right away, but to have the elements you'll need at hand when the right moment comes. The ways we access information have changed—but what about curiosity? We explore the question with sociologist Léonor Graser.

It might be tempting to draw a straight line and say: "Before the internet, we tried to learn—now we only want to know." Research in books has largely been replaced by the first answer on Google. The mentors of yesterday—teachers, pharmacists, lawyers, parents—are often replaced by social media. Will future generations still know how to study deeply, to wander intellectually, to be freely inspired?

The common belief that young minds are being washed out by immediate access to information—information they naturally prefer to be free (which it never really is; we pay for it with data about our habits and/or interests)—deserves a more nuanced view. A view that, like thinking itself, branches out.

SHOULD WE BE TAUGHT HOW TO SEEK INFORMATION?

For Léonor Graser, a sociologist affiliated with the Centre for Research on Social Links (Cerlis / Université Paris Cité – CNRS), "knowing and understanding is a matter of education, and therefore of social inequality when it comes to learning. We know that today, far more people go to school than a few decades ago, but the social distribution of access to knowledge and learning hasn't changed all that much."

A specialist in cultural practices and their representations, she points out that "before the Internet revolution at the end of the last century, the paths to knowledge were clearly laid out: people rarely questioned what was taught at school or, more broadly, the information disseminated by institutions." With the rise of digital technologies, cultural content has become broader and more diverse. "We've seen the rise of new opinion leaders—up to and including influencers and personalities who can comment on any aspect of daily life."

The roads to fame—which, for many, represent social and economic success—have multiplied, even as they've become shorter. Everything seems closer, more accessible, more immediate. We're now used to getting an answer

« Il semble ainsi
que le dynamisme
numérique aille
de pair avec
le dynamisme
culturel. »

porter par le hasard pour faire de belles découvertes. Une sorte de confiance accordée à l'inattendu. Ou aux algorithmes. *« Il y a encore trente ans, on cherchait une information, on la trouvait et souvent, on s'y arrêtait. Désormais on se laisse embarquer par un titre accrocheur, un tuto, un lien, une autre vidéo... Et quand on lève les yeux de son portable, on a perdu une heure et appris plein de choses qu'on ne voulait pas forcément connaître. C'est une autre forme de curiosité et d'ouverture d'esprit. Il pourrait même y avoir là une part de créativité, à condition de rester les maîtres du jeu. »*

LA DOUBLE FACE DES ÉCRANS

La sociologue rappelle que l'on juge toujours le rapport des plus jeunes à leurs objets de transition numérique, alors que les adultes sont tout aussi accros aux écrans. *« D'après les dernières études sur les pratiques culturelles, ceux qui sont le plus sur Internet ne sont pas forcément ceux qui sortent le moins, au cinéma ou dans des salles de spectacle par exemple. Contrairement au cliché de l'internaute enfermé entre quatre murs, il semble ainsi que le dynamisme numérique aille de pair avec le dynamisme culturel. On diabolise Internet, les réseaux sociaux et maintenant l'Intelligence Artificielle, mais on se trompe de problème. Si on apprend à les utiliser à notre avantage, ces outils sont incroyables. Or, on a tellement peur des changements qu'ils suscitent qu'on se laisse dévorer par eux. »* Pour Léonor Graser, le vrai défi est de préserver le lien social et les expériences collectives en dehors des réseaux. *« Les écrans ne sont jamais que*

with a single click. "With these new practices and usages, our entire perspective has shifted. We've entered a world that seems at once better known and far more complex." When it comes to finding information online, Léonor Graser refers to a form of serendipity—a term borrowed from English that refers to the art of letting chance guide you to meaningful discoveries. A kind of trust in the unexpected—or in the algorithms. "Thirty years ago, you searched for information, you found it, and you usually stopped there. Now, we get caught by a catchy title, a tutorial, a link, another video... And by the time we look up from our phone, an hour has passed, and we've learned a bunch of things we didn't even set out to know. It's a different form of curiosity and openness. There might even be some creativity in it—so long as we stay in control of the game."

THE DOUBLE FACE OF SCREENS

The sociologist reminds us that it's always the younger generation's relationship to digital transition tools that's being judged—when adults are just as hooked on their screens. "According to the latest studies..." According to studies on cultural practices, those who spend the most time online aren't necessarily the ones who go out the least—whether to the cinema or live performances, for instance. Contrary to the cliché of the internet user shut away between four walls, it seems that digital dynamism actually goes hand in hand with cultural vitality. We tend to demonize the internet, social media, and now artificial intelligence, but we may be focusing on the wrong issue. "If we learn to use these tools to our advantage, they're incredible. But we're so afraid of the changes they bring that we end up getting consumed by them." For Léonor Graser, the real challenge lies in preserving social bonds and shared experiences beyond the networks. "Screens are just tools—they hold both the worst and the best. But more often than not, we face them alone, and that potential for isolation is where the real problem may lie." Criticizing the internet, highlighting mainly its dangers, stems from a kind of ethnocentric reflex. "It's the privilege of those who have access to everything. But the digital divide is still very real on a global scale. For many people—especially outside major cities—the internet represents a true opportunity: access to education, to information, even to social mobility."



des outils, et on y trouve le pire et le meilleur. Mais le plus souvent, on est seul face à eux et c'est ce risque d'isolement qui peut devenir problématique. » Critiquer Internet, en pointer surtout les dangers, découlerait d'un réflexe ethnocentré. *« C'est le privilège de ceux qui ont accès à tout. La fracture numérique est pourtant bien réelle à l'échelle du monde. Pour beaucoup de gens, notamment en dehors des grandes villes, Internet représente une réelle opportunité d'accès à l'éducation, à l'information, à l'ascension sociale ».* Elle cite notamment les MOOCs (Massive Open Online Courses), cours gratuits en ligne qui permettent de se former à distance, voire de recevoir une certification, pour peu que l'on ait accès à un équipement adapté. Enseignante dans le supérieur depuis près de vingt ans, Léonor voit chaque année les pratiques de ses étudiants changer : *« Les recherches en bibliothèque ont laissé place aux recherches sur le Net – avec copiés-collés depuis Wikipédia – ; cette année, Chat GPT s'invite dans tous les devoirs faits à la maison. La recherche d'informations, avec l'IA, c'est la recherche du bon prompt*. Cela suscite des questions importantes. En un demi-siècle, tout notre rapport à la communication et à la connaissance a été bousculé. Les révolutions technologiques précédentes (comme l'invention de l'imprimerie) ont été moins brusques. Comme tout ce qui est nouveau, c'est effrayant et vertigineux. Quand on ne disposait que d'une seule chaîne d'information, on était bien obligé de la croire et peut-être que ça nous arrangeait bien ».*

L'influence des réseaux sociaux, principale source d'information pour beaucoup, Gen Z et Alpha en tête de liste – les vieux Milléniaux ouvrent encore de temps à autre un journal – constitue donc un sujet de réflexion nécessaire, qui pose des questions importantes sur l'époque. Léonor Graser souligne qu'*« il y a tant de sources d'information que la défiance vis-à-vis des institutions et des médias traditionnels ne cesse de croître. Désormais, on choisit les leaders d'opinion qui nous ressemblent ou, du moins, ceux auxquels on a envie de s'identifier. On ne sait plus vraiment que croire, qui croire. Parfois, on est tellement submergé d'informations que cela nous écrase et qu'on voudrait juste fermer les yeux. »*

RÉSEAUX (A)SOCIAUX ?

Selon la plateforme allemande Statista qui compile des statistiques et des rapports sur plus de 80 000 sujets provenant de 22 500 sources renommées et citées,

“For many people, especially outside major cities, the internet represents a true opportunity: access to education, to information, even to social mobility.”

She points to MOOCs (Massive Open Online Courses) as a striking example—free online courses that allow for remote learning, and even certification, as long as one has access to the proper equipment. A university lecturer for nearly 20 years, Léonor sees the practices of her students evolve year after year: “Library research has been replaced by web searches—often with copy-pastes from Wikipedia. And this year, ChatGPT has made its way into nearly every homework assignment. Information seeking, with AI, now means finding the right prompt*. That raises big questions.”

In just half a century, our entire relationship to communication and knowledge has been turned upside down. Past technological revolutions—like the invention of the printing press—were much slower. “Like anything new, this shift is frightening and dizzying. When there was only one news channel, we had no choice but to believe it—and maybe that suited us just fine.”

The influence of social media, now the primary

« C'est peut-être ça, le luxe du futur : des pauses sans écran, sans Internet. »

Facebook, pourtant en perte de vitesse en France, compte quand même plus de 3 milliards d'utilisateurs actifs par mois. Pour YouTube c'est 2,5 milliards, WhatsApp et Instagram, 2 milliards d'utilisateurs chacun. En janvier 2024, TikTok n'en comptabilisait « qu'1,5 » milliard. Au même moment, 5,35 milliards d'êtres humains utilisaient régulièrement Internet dans le monde, soit 66,2 % de la population globale. Parmi eux, 5,04 milliards pour s'adonner aux joies des médias sociaux. Pour revenir en France, toujours d'après Statista, en 2021 (en temps numérique, ça représente un siècle), 84 % des jeunes âgés de 16 à 25 ans avaient téléchargé Instagram, et « seulement » 52 %, TikTok. Et comme chaque phénomène a son contre-phénomène, il reste de nombreux ados et jeunes adultes qui restent sciemment absents des réseaux sociaux. Ou plutôt, ils possèdent des comptes Instagram vides. Pas de photo de profil, pas de stories partagées frénétiquement. En déconnexion apparente, seraient-ils les futurs influenceurs de société ? Comme un selfie passé par un filtre enjoliveur, le visage de cette jeunesse réservée n'est pas toujours ce qu'il a l'air d'être. Pour notre rencontre, Léonor Graser a sondé plusieurs groupes d'étudiants, de 19 à 25 ans. La majorité témoigne utiliser Instagram uniquement pour regarder des contenus et communiquer par messagerie. *« Publier sur leur feed leur semble obsolète. Comme les stories, qu'ils ne postent que ponctuellement, lorsqu'ils sont en voyage ou à un événement exceptionnel. Ils disent supporter de moins en moins la pression de la publication, du regard que l'on portera sur eux, des commentaires négatifs éventuels. »* Dans le même temps, ils continuent de consommer avidement

source of information for many—led by Gen Z and Gen Alpha (with the older millennials still occasionally opening a newspaper)—has become a crucial topic for reflection, one that raises deep questions about our times. Léonor Graser points out: “There are so many sources of information now that distrust in institutions and traditional media keeps growing. Today, we choose opinion leaders who resemble us—or at least those we want to identify with. We no longer really know what to believe, or who to trust. Sometimes, we're so overwhelmed with information that it crushes us—and all we want is to shut our eyes.”

(ANTI-)SOCIAL NETWORKS?

According to the German platform Statista, which compiles statistics and reports on over 80,000 topics from 22,500 reputable sources, Facebook, though declining in popularity in France, still had more than 3 billion monthly active users. YouTube follows with 2.5 billion, and both WhatsApp and Instagram have around 2 billion users each. As of January 2024, TikTok had “only” 1.5 billion users. At the same time, 5.35 billion people—or 66.2% of the global population—were regular internet users. Of those, 5.04 billion engaged with social media.

Back in France, still according to Statista, in 2021 (which feels like a century ago in digital terms), 84% of 16–25-year-olds had downloaded Instagram, and “only” 52% had downloaded TikTok. And as with every phenomenon, there's a counter-phenomenon: a growing number of teens and young adults who choose to stay off social media. Or rather, they have Instagram accounts, but they're completely empty—no profile picture, no frantically posted stories. A quiet kind of disconnection.

Could they be the future social influencers?

Like a selfie touched up with a flattering filter, the face of this reserved generation isn't always what it seems. For our interview, Léonor Graser surveyed several student groups aged 19 to 25. The majority reported using Instagram mainly to view content and to message others. “Posting to their feed feels outdated to them. Same goes for stories, which they only share occasionally—during a trip or a special event. They say they're increasingly uncomfortable with the pressure to post, with how others might judge them, and the risk of negative comments.”

une grande variété de contenus, et la moitié d'entre eux enregistrent les vidéos et infos qui les intéressent pour se fabriquer une bibliothèque personnelle, calibrée sur mesure. *« Même s'ils empruntent d'autres chemins que les générations précédentes, ces jeunes construisent évidemment un fort rapport à l'apprentissage. Peut-être que les savoirs recherchés sont moins formels, peut-être qu'ils sont plus choisis et personnels, en lien avec leurs goûts, leurs émotions, leurs expériences... Mais ce qui est sûr, c'est qu'ils ne savent pas moins : ils savent autrement. »* Ainsi, Léonor Graser met en garde contre le réflexe « générationnaliste » qui consisterait, selon elle, à considérer les pratiques des générations qui suivent comme moins légitimes.

LA GRANDE CLAQUE DES PETITS CLICS

Selon l'angle de la toile, tout est aussi question de perspective. Aujourd'hui, la pensée se développe sous la poussée d'une génération *multitask* : *« Ceux qui la représentent accomplissent plusieurs actions en même temps et quand ils semblent dissipés ou concentrés ailleurs, ils utilisent simplement des capacités cognitives différentes. On ne peut pas appliquer nos modèles à des jeunes nés avec Internet entre les mains. Ils ont des choses à nous apprendre sur les nouvelles manières de se connecter et de trouver l'information. Nous, on peut leur apprendre à trier les informations, à vérifier leurs sources, à cultiver leur esprit critique »*. Léonor Graser pointe aussi les risques de la pensée raccourcie, de la diffusion massive de fake news, de la censure du vocabulaire. *« Ce n'est pas une question d'âge ! Il suffit de regarder ce qui se passe actuellement aux États-Unis sous la présidence de Donald Trump. Quand on commence à interdire des mots, quand on remet en question la légitimité de la recherche scientifique, c'est la liberté de pensée, d'expression et d'information qui est directement en jeu. Comme dans 1984, le roman dystopique de George Orwell, les mots supprimés ne peuvent plus être pensés. »* Elle reste cependant optimiste : *« C'est nous qui donnons leur pouvoir aux technologies. Si l'on éteint son appareil, on pensera tout autant. C'est peut-être ça, le luxe du futur : des pauses sans écran, sans Internet. Prendre son temps au contact des autres, sans filtre. Pour imaginer ensemble d'autres façons d'apprendre, de s'informer, de créer... »* Autant dire, pour se reconnecter. Au sens humain, ré-incarné.

* L'instruction que l'on donne à l'IA pour qu'elle génère une réponse.

At the same time, they continue to consume a wide range of content, often saving videos and information they find meaningful to build a custom, personal library. "Even if they take different paths than previous generations, these young people are clearly building a strong relationship with learning. Maybe the knowledge they seek is less formal—more self-selected, personal, tied to their tastes, emotions, and experiences... But what's certain is that they don't know less—they know differently."

Léonor Graser warns against what she calls a "generational reflex"—the tendency to see the practices of younger generations as less legitimate.

THE BIG WAKE-UP OF SMALL CLICKS

From a different angle, the web is also a matter of perspective. Today, thinking unfolds under the influence of a multitasking generation: "They do several things at once, and when they seem distracted or focused elsewhere, they're simply using different cognitive abilities. We can't apply our models to young people who were born with the internet in their hands. They have things to teach us about new ways of connecting and finding information. And we, in turn, can teach them how to sort through it, verify sources, and sharpen their critical thinking."

Léonor Graser also calls out the risks of shortened thinking, the spread of fake news, and the censorship of language. "This isn't a matter of age! Just look at what's happening in the United States under Donald Trump's presidency. When words start getting banned, when the legitimacy of scientific research is questioned, it's freedom of thought, expression, and access to information that's under threat. Like in 1984, George Orwell's dystopian novel—once words disappear, the thoughts they carry disappear too." Still, she remains optimistic: "We're the ones who give technology its power. If you turn off the device, you'll still think just as much. That may be the true luxury of the future: screenless, internet-free pauses. Taking time to connect with others, without filters. To imagine, together, new ways of learning, discovering, creating..."

In other words—to reconnect, in the most human and embodied sense.

* A "prompt" is the instruction given to AI so it can generate a response.

Cape en toile de coton
avec broderie Christian
Dior Couture et boutons
bar, short en sergé de
laine vierge et soie verte
DIOR MEN, richelieus
Zizi en cuir de vachette
REPETTO



AMPLITUDE




Accumulation de vêtements de la collection Ete 2025
CENT NEUF, montre Black Bay calibre Manufacture
avec boîtier 41mm et bracelet en acier TUDOR

Photographe **Justine Paquette**
Styliste **Elsa Durousseau**
Mannequin **Youssef Rocha @rockmen**
Groomeuse **Ellen Walge**
Production **Hiersoir**
Assistant photographe **Charles Rabagny**
Assistants styliste **Patricia Buliga et Yakiv Kotlik**
Remerciements **Cent Neuf**



Accumulation de vêtements de la collection Ete 2025
CENT NEUF, pantalon en laine vierge ALAINPAUL,
chaussures Oxford en cuir de veau brillant LOEWE



Veste découpée et pantalon
en coton beige SEAN SUEN,
richelieus Zizi en cuir de
vachette REPETTO

Robe courte à volant
en laine, Gardouch,
pantalon en laine vierge
et boots plates en cuir
d'agneau ALAINPAUL





Coupe-vents à capuche Soulere et Climb en taffetas crinkle recyclé PYRENEX, accumulation de vêtements de la collection Ete 2025 CENT NEUF, chaussettes en fil d'Ecosse FALKE, chaussures Oxford en cuir de veau brillant LOEWE



Accumulation de vêtements de la collection Ete 2025
CENT NEUF, pantalon en laine vierge ALAINPAUL,
chaussures Oxford en cuir de veau brillant LOEWE



Haut fait de collants
et pantalon en laine
vierge ALAINPAUL

Pull en coton, pantalon
en cachemire, ceinture
en cuir de veau le tout
LOEWE, boots plates
en cuir d'agneau
ALAINPAUL





Accumulation de vêtements de la collection Ete 2025 CENT
NEUF, casquette écharpe faite en tshirt upcyclé HIZUME,
pantalon en laine vierge ALAINPAUL, chaussettes en fil d'Ecosse
FALKE, chaussures Oxford en cuir de veau brillant LOEWE






COVER STORY

Photographe **Pierre-Emile Havette**
Réalisation **Arthur Mayadoux**
Modèle **Ruben Pol @Viva**
Makeup **Donia Ben Najeh**
Hair **May Kilama avec L'Oréal Pro**
Assistant lumière **Nicolas Gastaud**
Assistants stylisme **Teo Benoiton & Cristina Medina**
Remerciements **Studio 525**




Carré en twill de soie
LEONARD PARIS, Gilet
en tricot SEWMOD,
tricot sans manche
'Psyche' ERL chez
DOVERSTREET MARKET
PARIS, pendentifs en
bois flotté, coquillage,
or 18 carats et ruban
NATHALIE MATHOULIN,
short mixte et
chaussures en cuir
FENDI, chaussettes
hautes en laine FALKE






Bandana 'Grrrrr !'
en cachemire et soie
HERMES, top en mesh
tweed EGONLAB, veste
et pantalon en laine,
chemise en viscose MM6
MAISON MARGIELA,
broche serpent en or
rose gravé saphirs roses
et diamants blancs
BUCCELLATI



Carré en soie
imprimée,
top en sequin,
short en laine,
le tout GUCCI



Cardigan en CV et polyamide DRIES VAN NOTEN, débardeur en coton biologique MAISON MONTAGUT, carré 'Brides de gala' en cachemire et soie HERMES, collier en collection de préciosités JEAN-LOUP REBOURS, pendentif en coquillage et or 18 carats NATHALIE MATHOULIN



Carré 'Brides de gala'
Pixel en cachemire et
soie et chapeau en
tresse de paille, peint
à la main HERMES,
fausse fourrure CO



Carré en soie imprimé
'London bridge is falling
down' SABINA SAVAGE,
carré de soie CHARVET,
top en dentelle et
pantalon en laine
ALEXANDER MCQUEEN



Carré en soie imprimé
"Orange and Lemons
ring the bells of St
Clement' SABINA
SAVAGE, col en coton
brodé DIOR MEN,
chemise en coton
incrustée de dentelle
et de soie verte
LEONARDO FIZIALETTI



Cardigan en laine et
manteau en coton
mêlé, chaussure en
cuir PRADA, chaussettes
en coton FALKE



Foulard en soie
imprimée INNANGELO,
chemise en coton
FENDI, manche en tricot
R.L.E., collier en cailloux
et or et pendentif en
bois flotté et ruban
NATHALIE MATHOULIN,
short brodé EGONLAB

Manteau en polyester
rose avec noeuds
COMME DES GARCONS
HOMME PLUS, carré en
soie CHARVET





CONTES DE L'IMAGINAIRE PRÉSENT

En littérature, au cinéma comme dans les arts visuels, émergent des espaces narratifs hybrides où se mêlent la fable, le mythe et l'anticipation. Un croisement entre les genres qui remet la puissance de l'imaginaire au centre de notre regard sur le monde.

Texte

Claire Beghin Hassoun

Illustrations

Argos Films



L'histoire se passe ailleurs. En d'autres temps, en d'autres lieux. Peut-être il y a des siècles, peut-être plusieurs décennies après notre ère. Les personnages, on ne les connaît pas, pourtant chez eux quelque chose nous est familier. Leur monde, lui, n'est jamais tout à fait semblable au nôtre : des animaux qui parlent, des forêts douées de pouvoirs, des langues oubliées qui refont surface. Parfois, au contraire, ce monde ressemble farouchement à celui qu'on connaît, il pousse juste un peu plus loin les curseurs de nos névroses et de nos systèmes politiques. Il nous tend alors un miroir grossissant, qui dit que les plus anxiogènes des fictions pourraient bien rattraper le réel, si l'on ne fait rien pour tenter de réinventer nos systèmes en bout de course. Ces histoires on les trouve dans les récits d'anticipation, mais aussi dans des formes millénaires, comme celle de la fable ou du conte. Elles s'immiscent aujourd'hui dans tous les pans de la création, de la littérature à l'art contemporain en passant par la photographie. Et viennent confronter les œuvres dites « du réel », documentaires ou biographiques, qui cherchent à dire la réalité sous tous ses angles. Face à elles, les récits de l'imaginaire ouvrent des interstices dans lesquels se nichent un désir profond et ancien : celui de construire un avenir meilleur. Et pourquoi pas, de nous offrir de nouvelles mythologies sur lesquelles s'appuyer pour y arriver.

En tant que récit fictif ancestral, la fable a quelque chose de presque sacré. Dans son ampleur, dans les sensations qu'elle provoque, dans les similitudes qu'elle présente avec le réel tout en repoussant ses limites. On l'aime parce qu'elle est simple et frappante, et propose différents niveaux de lecture. Dans le dernier roman de Karim Kattan, *L'Eden à l'aube* (éd. Elyzad), c'est le ciel lui-même qui nous raconte le quotidien de deux jeunes Palestiniens. Des histoires fabuleuses de forêts magiques et d'oiseaux qui parlent et s'insèrent à leur histoire, tissant une trame qui oscille entre le merveilleux et la réalité de leur vie sous l'occupation. D'une autre manière, le film d'animation *For Aicha* (2024), coréalisé par Meriem Bennani et Orian Barki (projeté à la Fondation Prada de

TALES FROM THE PRESENT IMAGINATION

In literature, cinema, and the visual arts, hybrid narrative spaces are emerging—spaces where fable, myth, and speculative fiction converge. This blending of genres brings the power of imagination back to the forefront of how we view the world.

The story takes place elsewhere. In another time, in another place. Perhaps centuries ago, perhaps decades from now. We don't know the characters, yet something about them feels familiar. Their world is never quite like ours: animals speak, forests possess mysterious powers, forgotten languages resurface. At times, this world looks uncannily like our own—only it pushes our neuroses and political systems a little further. It becomes a magnifying mirror, warning us that the most dystopian fictions might one day catch up with reality, unless we take steps to reinvent our exhausted systems.

These stories find a home in speculative fiction, but also in age-old forms like the fable and the fairy tale. Today, they infiltrate every corner of creative expression—from literature to contemporary art, to photography—challenging so-called “realist” works, whether documentary or biographical, that strive to capture reality in its entirety. In contrast, tales of the imagination open up interstitial spaces where a deep, ancient desire resides: the hope of building a better future. And perhaps, of offering us new mythologies to lean on as we try to get there.

As an ancestral fictional form, the fable carries something almost sacred. It moves us with its depth, the sensations it evokes, its resemblance to reality while boldly expanding its boundaries. We love it for its simplicity and impact, for the multiple layers of meaning it holds.

In Karim Kattan's latest novel, *Eden at Dawn*, it is the sky itself that narrates the daily lives of two young Palestinians. Magical forests and talking birds weave their way into the story, creating a narrative that oscillates between the fantastic and the harsh reality of life under occupation. In another form, the animated film *For Aicha*, co-directed by Meriem Bennani and Orian Barki (screened at Milan's Prada Foundation during the *For My Best Family* exhibition), tells the story of Bouchra, a Moroccan filmmaker writing an autobiographical film to untangle her relationship with her mother. The narrative moves between New York and Casablanca, and appears grounded in realism—except for one detail: Bouchra is a jackal, and in her world, animals have replaced humans. This choice

Milan lors de l'exposition For my best family), raconte l'histoire de Bouchra, une cinéaste marocaine qui écrit un film autobiographique pour tenter de décortiquer sa relation avec sa mère. Située entre New York et Casablanca, l'histoire est a priori réaliste, à une exception près : Bouchra est un chacal, et dans son univers, les animaux ont remplacé les humains. Un choix qui reprend les caractéristiques les plus anciennes de la fable, où la dimension presque triviale de l'anthropomorphisme introduit une réflexion profonde sur les relations entre les êtres. Nous sommes dans le monde d'aujourd'hui, avec ses réseaux sociaux et ses grandes villes au trafic saturé, mais les émotions qu'il nous transmet proviennent tout droit du miroir que les animaux nous tendent. C'est un des avantages de la fable : ses codes se transforment avec les époques, on peut y mettre ce qu'on veut.

UN RÉEL ÉLASTIQUE

Simon Bréan, maître de conférences en littérature française des XX^e et XXI^e siècles à l'Université Paris-Sorbonne, parle d'une approche élastique du réel. « *Il y a une posture plus accueillante vers des formes de récits allégoriques, plus proches du conte, ou des variantes autour du réalisme magique* », dit-il. Lorsque convergent les crises politiques, sociales et climatiques, auxquelles on peine à se confronter collectivement malgré la quantité d'outils qu'on possède pour le faire, le réel commence à sembler un peu étroit. Ouvrir le champ de l'invention pour proposer des alternatives aux récits qui nous ont précédés, et quelque part, à leurs échecs, semble alors plus vital que jamais. Simon Bréan remarque également une indifférence de plus en plus prononcée pour la distinction qu'on a longtemps faite entre les genres dits populaires et ceux qu'on considère comme plus nobles. « *Ça fait sauter des interdits, qu'on ne prend plus la peine de formuler.* » On l'observe en littérature, ou dans les productions audiovisuelles, qui n'hésitent pas à brouiller les frontières entre réalisme, autofiction, conte ou science-fiction. Un film comme *Everything Everywhere All at Once*, qui pioche aussi bien dans la comédie que dans le drame familial, la science-fiction et la fantasy, ne s'encombre ainsi d'aucun mode d'emploi.

draws directly from the oldest traditions of the fable, where the almost playful anthropomorphism gives way to deep reflections on relationships between beings. We are unmistakably in today's world, with social media and gridlocked cities, yet the emotions we feel stem from the mirror the animals hold up to us. That's one of the fable's enduring strengths: its codes adapt with time, allowing it to hold anything we need it to.

A FLEXIBLE REALITY

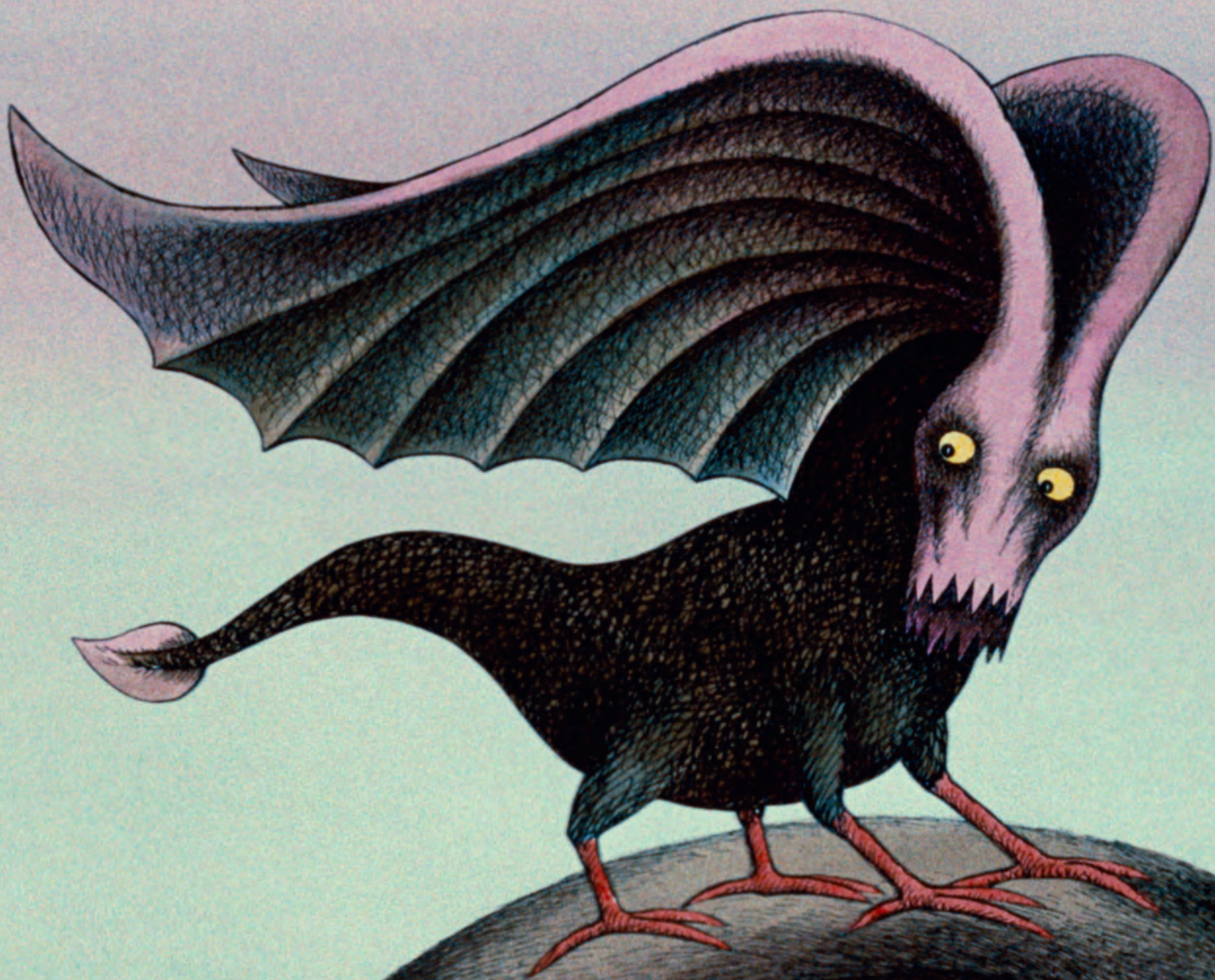
Simon Bréan, associate professor of 20th- and 21st-century French literature at the University of Paris-Sorbonne, describes this as an “elastic approach to reality.” “There’s a more welcoming attitude towards allegorical forms of storytelling, closer to the fairy tale, or variants of magical realism,” he says. As political, social, and environmental crises converge—crises we struggle to collectively confront despite having the tools to do so—reality begins to feel too narrow. Expanding the field of invention to offer alternatives to the narratives that came before us, and in a way, to their failures, seems more necessary than ever.



Prenant appui sur des documents variés (storyboard, découpage technique, entretiens) et plus de 200 illustrations, cet album du cinquantième anniversaire retrace les différentes étapes de la création de *La Planète sauvage*. Ce film de René Laloux a renouvelé tout autant la science-fiction que le film d'animation par la force surréaliste de ces images, son propos politique et sa science du rythme. Tout en rappelant les apports décisifs de Roland Topor au dessin et d'Alain Goraguer à la musique, les deux auteurs rendent au cinéaste son génie visionnaire.

L'Odyssée de La Planète sauvage, Fabrice Blin et Xavier Kawa-Topor, Capricci, 2023, 232 p.

Drawing on a variety of documents (storyboard, technical breakdown, interviews) and over 200 illustrations, this fiftieth anniversary album retraces the various stages of the creation of “Fantastic Planet.” This film by René Laloux has reinvigorated both science fiction and animated film through the surreal power of its images, its political message, and its mastery of rhythm. While recalling the decisive contributions of Roland Topor to the drawing and Alain Goraguer to the music, the two authors honor the filmmaker's visionary genius.



A travers l'histoire d'Evelyn, une femme qui tente de préserver la cohésion de sa famille en changeant le cours de ses multiples vies dans des univers parallèles, ce sont des siècles de genres littéraires et cinématographiques, de traditions comiques et de pensées philosophiques qui se déploient dans un imaginaire inédit, que l'on peut s'approprier par tous les angles. Des formes hybrides qui, en plus d'offrir un vrai divertissement, permettent de remettre l'intention créative au centre des industries culturelles. Dans la mode, le créateur Thom Browne, l'un des plus influents des États-Unis en ce qui concerne le costume, présente chacune de ses collections dans des décors imaginaires à couper le souffle. Des créatures perchées sur des échasses évoluent dans des jardins irréels ou des fonds marins fantasmés, qui évoquent tantôt les poèmes d'Edgar Poe, tantôt les contes d'Andersen. Un imaginaire de mode qui donne accès à autre chose qu'un simple costume de luxe, et prolonge le geste créatif au-delà de l'intention marchande : ancré dans une tradition narrative fabuleuse, l'uniforme *preppy* de Wall Street devient la porte d'entrée vers des imaginaires qui nous touchent au plus profond de nous-même.

RACONTER LES CRISES CONTEMPORAINES

Dans *La Saison du silence*, son premier roman publié aux éditions Actes Sud, Claire Mathot imagine la vie d'une petite communauté coupée du monde. Dans le village de C. (il n'est nommé que par une lettre), personne n'a de prénom, chacun est défini par son métier. Le Fossoyeur, la Guérisseuse, l'Aventurier ou la Serveuse, n'existent qu'à travers leur fonction au sein d'une microsociété autarcique, dont l'ordre bancal va être chamboulé par l'arrivée d'un inconnu. Un univers de conte mélancolique, muré dans les silences et les banalités, où l'on s'éclaire à la chandelle et où la rudesse de l'hiver empêche tout contact avec l'extérieur. Même la richesse du langage a disparu de ce système, visiblement défaillant, mais que personne n'est capable de remettre en question. Partie d'une envie d'explorer le huis clos et les relations qui s'y tissent, c'est presque malgré elle que Claire Mathot a fait émerger

Bréan also observes a growing indifference to the long-standing distinction between so-called "popular" genres and those considered more "noble." "It breaks down taboos we no longer even bother articulating." This is increasingly evident in literature and audiovisual productions, which freely blur the lines between realism, autofiction, fable, and science fiction. A film like *Everything Everywhere All At Once*, drawing equally from comedy, family drama, science fiction, and fantasy, refuses to follow any rulebook. Through Evelyn's story—a woman trying to hold her family together while navigating multiple lives across parallel universes—centuries of literary and cinematic genres, comedic traditions, and philosophical thought unfold in a fresh imaginary space, open to infinite interpretation.

HYBRID FORMS: RECLAIMING CREATIVITY AND REFLECTING CRISIS

These hybrid forms, while providing genuine entertainment, also serve to place creative intention back at the heart of cultural industries. In fashion, for instance, American designer Thom Browne—one of the most influential figures in modern tailoring—presents each of his collections within breathtakingly imaginative settings. Stilt-walking creatures parade through surreal gardens and dreamed-up underwater worlds, evoking at times the poems of Edgar Allan Poe, at others the tales of Hans Christian Andersen. This fashion imaginary offers more than luxury tailoring—it extends the creative gesture beyond its commercial intent. Grounded in a rich narrative tradition, the preppy Wall Street uniform becomes a gateway to inner worlds that touch something deep within us.

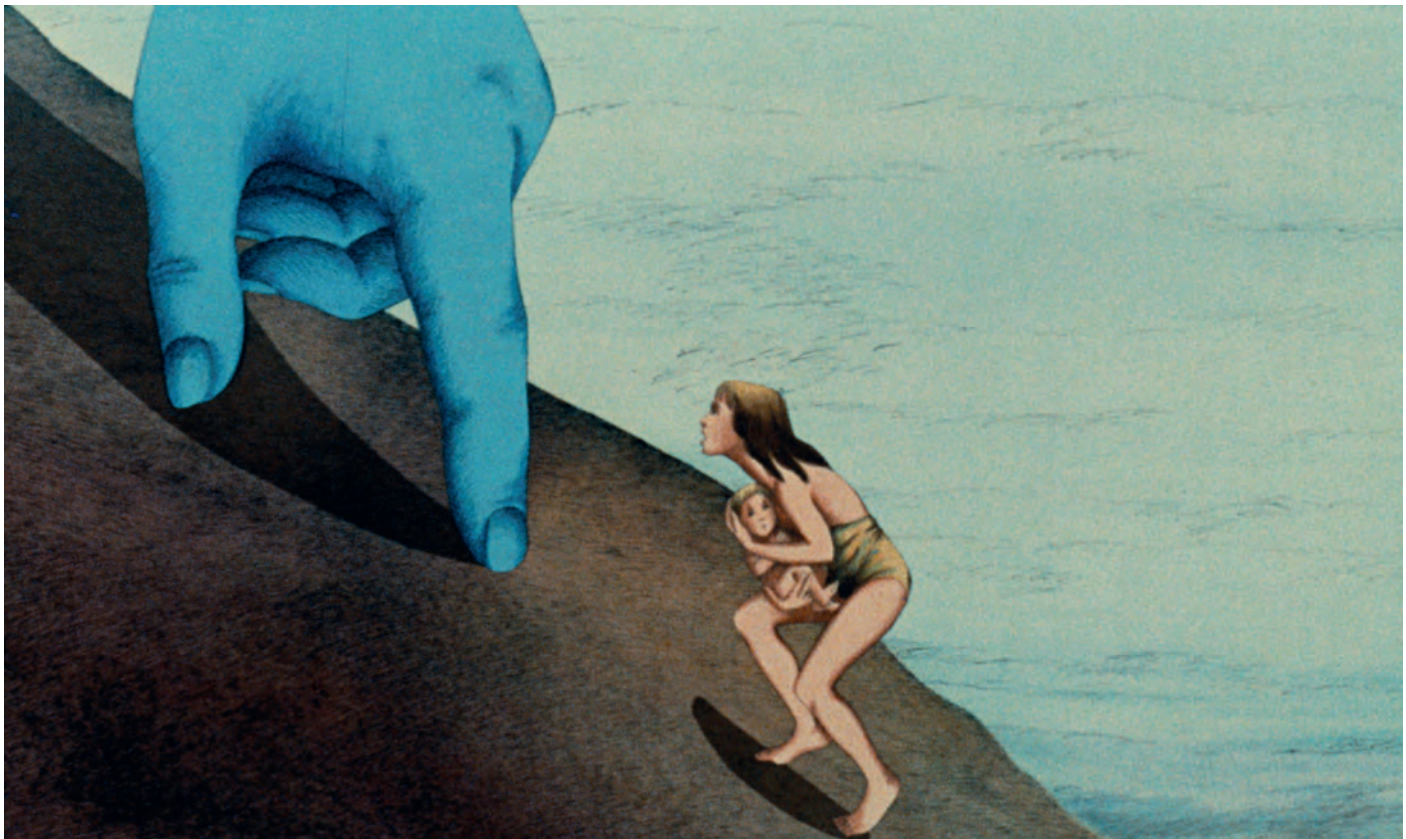
TELLING TODAY'S CRISES THROUGH FICTION

In *La Saison du silence* (*The Season of Silence*), her debut novel published by Actes Sud, Claire Mathot imagines the life of a small, isolated community. In the village of C.—named only by a letter—no one has a name. Each person is defined solely by their role: the Gravedigger, the Healer, the Adventurer, the Waitress. Identity is reduced to function within an autarkic micro-society, whose fragile order is disrupted by the arrival of a stranger.

This is a melancholic, fairy tale-like universe, cloaked in silence and routine, lit only by candlelight, where

cet univers imaginaire. « *Je crois que la forme du conte permet aussi d'aborder la violence de nos sociétés de manière plus symbolique, pour qu'on ait moins de difficultés à s'y confronter.* », explique-t-elle. Dans son roman, chacun peut venir défier l'autre lors d'un combat à mort, pour prendre sa place dans la communauté. Il y est question de la violence du monde du travail, de l'aliénation des aînés et de la dévalorisation de leur savoir. Mais aussi de la peur de l'étranger, qui pousse à un repli tel qu'il annihile toute forme d'altérité ; un miroir évident de l'actualité. C'est toujours dans les périodes de bouleversements que fleurissent les imaginaires les plus fertiles. La guerre et la grande dépression ont fait prospérer Hollywood et les studios Disney, et catalysé la naissance du Surréalisme. En littérature, le réalisme magique est né sur fond de décolonisation et de luttes contre les dictatures sud-américaines. Une respiration précieuse, mais aussi une façon d'interroger nos sociétés et, parfois, d'anticiper leurs dérives. C'est cet aspect précis de la littérature contemporaine qu'étudie Simon Bréan. Dans

the harshness of winter cuts off all contact with the outside world. Even the richness of language has faded from this clearly dysfunctional system, yet no one questions it. Mathot initially set out to explore the dynamics of closed communities and the relationships within them—but almost unintentionally, a whole imaginary world emerged. “I think the fairy tale form allows us to approach the violence of our societies in a more symbolic way, so it's easier to confront,” she explains. In her novel, anyone may challenge another in a deadly duel to take their place within the community. Themes of workplace brutality, elder alienation, and the devaluation of their knowledge are central. So too is the fear of the outsider, which drives the community into such deep withdrawal that it erases all forms of otherness—a clear reflection of our current world. It's always in times of upheaval that the most fertile imaginaries flourish. War and the Great Depression gave rise to Hollywood and Disney, and catalyzed the birth of Surrealism. In literature, magical realism was born in the wake of decolo-



“Je crois que la forme du conte permet aussi d’aborder la violence de nos sociétés de manière plus symbolique, pour qu’on ait moins de difficultés à s’y confronter”. Claire Mathot

son essai, *Near Chaos*, coécrit avec Guillaume Bridet, il fait état d’un nouveau mouvement qui se précise depuis les années 2010 en littérature, celui de « *l’imminence du chaos et de la menace du bouleversement* ». Une esthétique qui dialogue avec les dystopies de George Orwell ou d’Aldous Huxley, à la différence qu’elle montre le délitement d’une société en train de se produire, plutôt que ses conséquences. Il cite notamment *Après le monde*, un roman d’Antoinette Rychner qui, à travers les récits de femmes de différentes générations, raconte comment capitalisme et catastrophes climatiques s’entremêlent dans un éboulement croissant. « *Économiquement, démocratiquement, écologiquement, on va dans une direction pas très rassurante qu’on n’arrive pas à empêcher.* », poursuit Claire Mathot. Son roman interroge également la notion de transmission, ou plutôt son absence, pour palier le délitement d’une société. « *C’est quelque chose qui m’inquiète*, poursuit l’auteure. *Parce qu’on a beau savoir que l’histoire se répète, on retombe quand même dans les mêmes cycles.* » Dans son livre, c’est seulement lorsque deux personnages font appel au savoir d’un ancien, qui leur enseigne un langage perdu, qu’ils commencent à développer une conscience de soi, et à remettre en question l’ordre des choses.

LA FICTION COMME OUTIL DE TRANSMISSION

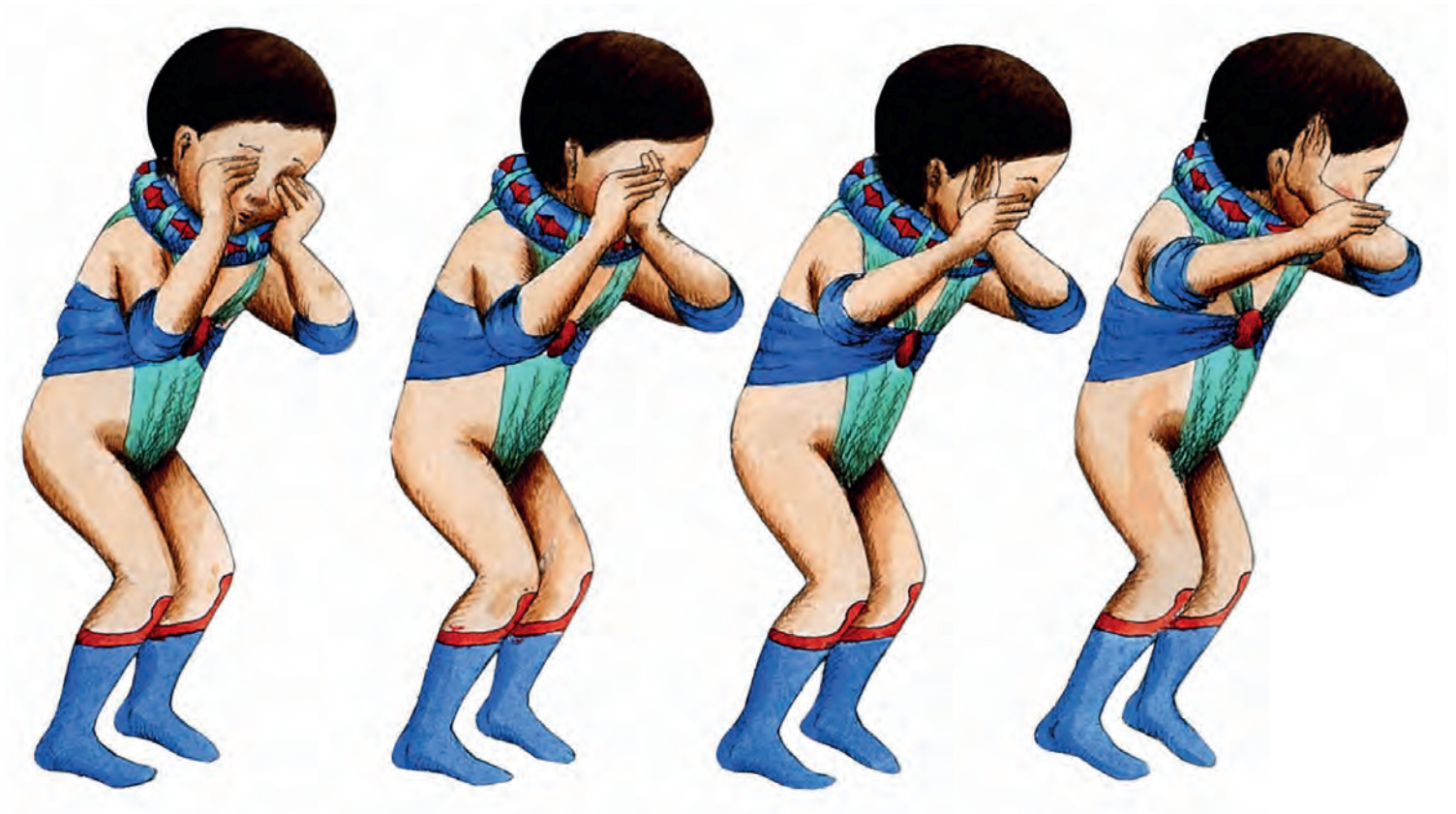
Transmettre pour ne pas perdre pied, en suivant le fil de l’imaginaire : une démarche qui s’est imposée à la photographe Rebecca Topakian, lors

nization and resistance to Latin American dictatorships. It provides a vital form of breathing space—but also a way to question society and, at times, anticipate its collapse.

This specific facet of contemporary literature is what Simon Bréan studies. In his essay *Near Chaos*, co-written with Guillaume Bridet, he outlines a literary movement taking shape since the 2010s: one marked by “the imminence of chaos and the looming threat of disruption.”

This aesthetic resonates with the dystopias of George Orwell and Aldous Huxley, but with a key difference: it depicts the unraveling of society as it happens, rather than showing its aftermath. One example is *Après le monde* (*After the World*) by Antoinette Rychner, which traces the intertwining of capitalism and climate catastrophe through the voices of women from different generations, each witnessing a slow-motion landslide. “Economically, democratically, ecologically, we’re heading in a direction that’s not very reassuring, and we’re unable to stop it,” adds Claire Mathot. Her novel also examines the theme of transmission—or rather, the absence of it—as a way to confront societal breakdown. “It worries me,” she continues. “Because no matter how much we know history repeats itself, we still fall into the same cycles.”

In her story, it’s only when two characters seek out the knowledge of an elder—who teaches them a forgotten language—that they begin to develop self-awareness and question the established order.



d'un projet étudiant mené à Bethléem en 2014. « J'étais partie pour faire un travail documentaire sur la jeunesse, mais la guerre de Gaza a démarré une semaine avant mon arrivée, raconte-t-elle. Je ne pouvais plus mener le projet tel quel, alors j'ai travaillé avec ce que je pouvais. » Notamment les paroles d'un sorcier rencontré sur place, qui lui a raconté que les fantômes d'un soldat anglais et d'une nonne hantaient le vieux souk de Bethléem. Elle est partie filmer le souk, la nuit, et recueillir les histoires fabuleuses racontées par des adolescents du coin.

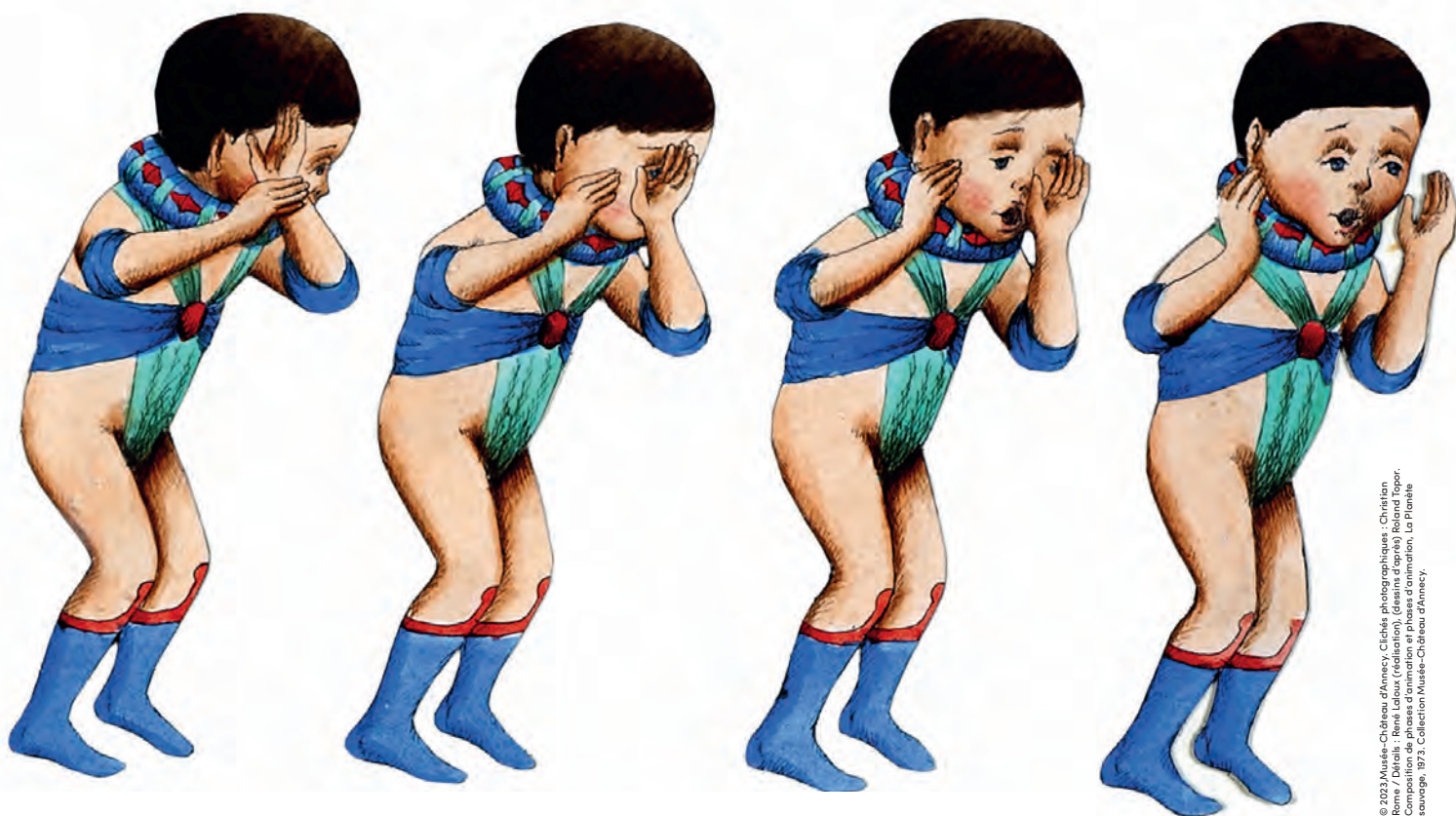
D'un projet documentaire est finalement né une approche mythologique, qu'elle poursuit aujourd'hui dans son travail. Pour son dernier livre, *Dame Gulizar and Other Love Stories*, elle est partie d'un mythe familial, celui de l'histoire d'amour de ses arrière-grands-parents arméniens, qui se sont enfuis à Constantinople pour se marier. En mêlant ses photographies de paysages à des archives personnelles et des photos de famille, réimprimées sur des pierres de montagnes locales, elle tisse une fiction inspirée d'une histoire à trous, pour combler les absences créées par les consé-

FICTION AS A TOOL FOR TRANSMISSION

To pass something on is to keep from losing our footing—following the thread of imagination as a guide. This approach became essential for photographer Rébecca Topakian during a student project in Bethlehem in 2014. “I had planned to do a documentary piece on local youth,” she explains, “but the war in Gaza broke out a week before I arrived. I couldn't pursue the project as planned, so I worked with what I had.”

Among those resources were the words of a local sorcerer who told her a story about the ghosts of a British soldier and a nun said to haunt the old souk of Bethlehem. She began filming the souk at night and gathering the fantastic tales shared by local teenagers. What began as a documentary project transformed into a mythological approach—one that she continues to explore in her current work.

Her most recent book, *Dame Gulizar and Other Love Stories*, began with a family myth: the love story of her Armenian great-grandparents, who eloped to Constantinople to marry. Blending her own landscape photography with personal




© 2023 Musée-Château d'Annecy. Clichés photographiques : Christian Rome / Diffraix ; René Laloux (réalisation), (dessins d'après) Roland Topor. Composition de phases d'animation et phases d'animation, La Planète sauvage, 1973. Collection Musée-Château d'Annecy.

quences du génocide et de l'exil. « *Puisqu'il y a eu, à une époque, des politiques visant à faire disparaître ces histoires, je m'approprie cette absence, et je tente d'en faire quelque chose. J'invente d'autres histoires, plutôt que de chercher à retrouver à tout prix celles qui n'ont pas été racontées.* » Utiliser le temps mythologique, plutôt que le temps historique, permet ainsi l'émergence de nouveaux récits, dans lesquels on peut piocher pour réfléchir à nos propres héritages et à ce qu'on veut en faire. « *Nous ne pourrions jamais concrètement nous confronter à la réalité telle qu'elle se déploie devant nous,* conclut Simon Bréan. *En revanche, le mythe nous permet de produire un cadre dans lequel penser la chose.* » Et de nous mettre en garde contre les limites de notre propre imagination. Car cesser de penser le monde, à la manière des personnages de Claire Mathot, revient à en céder les rênes à ceux qui veulent le contrôler. Face à ça, s'en remettre à la création et aux imaginaires puissants qu'elle permet de faire émerger, permet peut-être de poser les bases de nouvelles mythologies collectives, aux formes souples et multiples, pour mieux guérir du passé et penser sereinement l'avenir.

archives and family photos—reprinted on stones from the local mountains—she constructs a fiction inspired by a fragmented past, filling the voids left by genocide and exile.

“Since there were once policies meant to erase these stories,” she says, “I reclaim that absence and try to turn it into something. I invent new stories, rather than desperately trying to recover those that were never told.” By leaning into mythological time rather than historical time, new narratives are allowed to emerge—ones we can draw from to reflect on our own inheritances, and what we want to do with them. “We can never fully confront reality as it unfolds before us,” concludes Simon Bréan. “But myth gives us a framework within which to think about it.” It also warns us about the limits of our imagination. Because to stop imagining the world—as the characters in Claire Mathot’s novel do—is to surrender it to those who seek to control it. In response, turning to creation and the powerful imaginaries it makes possible might allow us to lay the groundwork for new collective mythologies—fluid, diverse forms through which we can begin to heal the past and imagine the future more clearly.

A full-page photograph of a man with dark, curly hair and a mustache, captured in a dynamic pose as if dancing. He is wearing a vibrant blue pinstriped suit jacket and matching trousers over a bright orange shirt. A silver chain with a cross pendant is visible around his neck. The background is dark with out-of-focus red and white lights, suggesting a disco or nightclub setting. Other people are partially visible in the background, including one person in a red shirt and another in a patterned dress.

Meryl Meisler,
Infinity disco,
NYC, 1978
dans le cadre
de l'exposition *Disco*,
I'm coming out
jusqu'au 17 août
à la Philharmonie
de Paris.

RETOUR VERS LE FUTUR

Rien ne se perd jamais vraiment
et tout finit par se transformer pour
revenir en fanfare. Ainsi en est-il
du vêtement, comme de la musique,
où il n'est pas rare de voir un
style ou un instrument méconnu,
mésestimé ou tombé en désuétude,
trouver un regain d'intérêt par
la grâce de quelque alchimiste
bien inspiré qui sait upgrader une
réminiscence du passé.

Par **Carine Chenaux**

BACK TO THE FUTURE

Nothing is ever truly lost and everything eventually transforms to come back in full force. This is true for clothing, as well as music, where it is not uncommon to see a style or instrument that was once unknown, underestimated, or fallen into disuse, find a resurgence of interest thanks to some well-inspired alchemist who knows how to upgrade a reminiscence of the past¹.



BOYS AND GIRLS (BANDS)

Black Pink etc.

Fut une époque où des hordes de gamin(e) s'hurlaient et pleuraient à la vue de groupes de garçons ou de filles, réunis de manière quasi-scientifique pour interpréter des titres de pop sucrée à grands renforts de chorés. Et puis tout le monde a splitté, avec un taux de reconversion mitigé. Jusqu'à l'arrivée des groupes de K-Pop, machines de guerre surentraînées qui en ont fait rigoler plus d'un. Surtout au moment où en 2019, le groupe superstar BTS se targuait de pouvoir blinder le Stade de France ; ce qu'il a fait en quelques minutes à peine. A l'heure où les filles de Black Pink réalisent le même exploit en un clin d'œil, l'heure n'est plus à mésestimer le pouvoir des mastodontes coréens. D'autant qu'aujourd'hui, les réseaux sociaux leur ont permis de créer des communautés aussi soudées qu'engagées auprès de leurs idoles. Si BTS a affirmé soutenir la cause « Black Lives Matter », c'est bien aux fans de K-Pop que l'on doit les gradins vides lors d'un historique meeting de Donald Trump en 2020. Le mot d'ordre était alors de réserver des places (une formalité) et de ne pas se déplacer (encore mieux). Rien que de la pop commerciale ? Beware...

BOYS AND GIRLS (BANDS)

Black Pink etc.

There was a time when hordes of kids screamed and cried at the sight of boy or girl groups, gathered almost scientifically to perform sweet pop songs with great choreographies. And then everyone split up, with a mixed rate of reconversion. Until the arrival of K-Pop groups, war machines that made many laugh. Especially when in 2019, the superstar group BTS boasted of being able to fill the Stade de France; which they did in just a few minutes. At a time when the girls of Black Pink achieve the same feat in the blink of an eye, the time is no longer to underestimate the power of Korean mastodons. Especially since today, social networks have allowed them to create communities as united as committed to their idols. If BTS has affirmed its support for the «Black Lives Matter» cause, it is indeed to K-Pop fans that we owe the empty stands during a historic meeting of Donald Trump in 2020. The watchword was then to reserve seats (a formality) and not to move (even better). Just commercial pop? Beware...

LE CAS FERDI

Saxo fan

S'il y a bien un son dont les 80's n'ont pas été avares, c'est celui, plaintif ou triomphant, du saxophone, lancé dans de longs solos tout sauf anecdotiques. Une époque où le lacrymal *Careless Whisper* de George Michael tournait en boucle et où Grover Washington Jr. faisait figure de roi. Plus sombre, plus rageuse, la décennie suivante a été rude pour le sax, qui s'est tout bonnement vu invité à regagner ses pénates, à savoir le jazz. A l'orée du millénaire cependant, c'est bien de chez nous qu'est venu le renouveau du genre, avec des groupes phares de la French Touch, Air en tête, triomphant dans le monde avec sa B.O. volontairement désuète du film *Virgin Suicides*. Et le saxophone a peu à peu gentiment repris du service, mais sans ostentation. Pas suffisant pour le jeune nordiste Ferdi, qui, depuis la sortie de son premier album, l'instrumental *Take 01* (Pias), en décembre dernier, fait figure de phénomène ; au point qu'on le surnomme désormais « le Sofiane Pamart du saxo ». Une analogie évidente, puisque si les deux artistes se sont produits ensemble sur scène et que le pianiste apparaît sur le disque du nouveau venu, les deux ont chacun pour objectif de démocratiser et de moderniser leur instrument. Mieux, l'un et l'autre sont adeptes des passerelles entre les genres, avec une prédilection pour le hip hop ; Ferdi se réclamant tout particulièrement de Kendrick Lamar et de son mythique opus *To Pimp a Butterfly*. Si à son sujet, beaucoup crient au génie, certains puristes ne sont pas à l'unisson. Un passage obligé quand on se donne pour mission de rendre quelque chose d'a priori pointu accessible au plus grand nombre, et que l'on y parvient.



© Le Saint

THE CASE OF FERDI

Saxo Fan

If there is one sound that the 80s were not lacking, it is that of the saxophone, plaintive or triumphant, launched into long solos that were anything but anecdotal. An era where George Michael's tearful «Careless Whisper» played in loops and Grover Washington Jr. was considered a king. Darker and more furious, the following decade was tough for the sax, which was simply invited to return to its roots, namely jazz. At the dawn of the millennium, however, it was from our own country that the genre's revival came, with leading French Touch groups, Air at the forefront, triumphing worldwide with their deliberately outdated soundtrack for the film «Virgin Suicides». The saxophone gradually resumed service, but without ostentation. Not enough for the young northerner Ferdi, who, since the release of his first album, the instrumental «Take 01» (Pias), last December, has become a phenomenon; to the point that he is now nicknamed «the Sofiane Pamart of the sax». An obvious analogy, since if the two artists have performed together on stage and the pianist appears on the newcomer's album, both aim to democratize and modernize their instrument. Better yet, both are adept at bridging genres, with a preference for hip hop; Ferdi particularly claiming Kendrick Lamar and his mythical opus «To Pimp a Butterfly». While many shout genius about him, some purists are not in unison. An obligatory passage when one sets out to make something seemingly sophisticated accessible to the greatest number, and succeeds².

FROM DISCO TO DISCO

L'expo bien au courant

Elle nous semble bien loin, la « Disco Demolition Night » du 12 juillet 1979 à Chicago, dont on dit qu'elle a marqué la fin de la folie disco. Complètement aberrante aussi. Et pourtant, dans l'Amérique actuelle, trouverait-on à ce point incroyable qu'on détruise des milliers de vinyles dans un stade de baseball, parce que la musique qu'ils distillent et le public qu'ils touchent nous déplaisent et pourraient nous menacer ? Pas de doute, l'exposition Disco présentée à la Philharmonie de Paris pour ses dix ans (en même temps que la Cité de la Musique célèbre son trentième anniversaire), quoique nostalgique, s'inscrit bien dans notre époque. Car comme elle le rappelle d'entrée, « *Le disco émerge au croisement de différentes luttes pour les droits civiques, et accompagne, ou fait écho, au combat de la minorité africaine-américaine, de la communauté LGBTQ+, comme des mouvements féministes, tous réunis dans un même élan hédoniste.* » Mais elle rappelle aussi que ce mouvement musical nous a légué pas mal de techniques, du mix et du remix, aux éclairages créatifs en passant par l'amplification du son. Et puis bien sûr une manière incomparable de faire la fête, de danser, d'oser des habits de lumière et de briller. Question remède à toutes les angoisses, on n'aura jamais fait mieux.

Meryl Meisler,
Studio 54,
NYC, 1977

Disco, I'm coming out, jusqu'au 17 août à la Philharmonie de Paris.



FROM DISCO TO DISCO

The Well-Informed Expo

The «Disco Demolition Night» of July 12, 1979, in Chicago, which is said to have marked the end of the disco craze, seems far away. Completely absurd too. And yet, in today's America, would it be so incredible to destroy thousands of vinyl records in a baseball stadium because the music they distill and the audience they reach displease us and could threaten us? No doubt, the Disco exhibition presented at the Philharmonie de Paris for its tenth anniversary (while the Cité de la Musique celebrates its thirtieth anniversary), although nostalgic, fits well into our era. As it reminds us from the outset, «Disco emerged at the intersection of various civil rights struggles, and accompanies, or echoes, the fight of the African-American minority, the LGBTQ+ community, and feminist movements, all united in the same hedonistic momentum.» But it also reminds us that this musical movement has left us many techniques, from mixing and remixing, to creative lighting and sound amplification. And of course, an incomparable way of partying, dancing, daring to wear light clothes and shine. As a remedy for all anxieties, nothing has ever been better³.

Disco, I'm Coming Out, until August 17
at the Philharmonie de Paris.

MODS NOT DEAD

Oser The Dare

En septembre 1979, journal Le Monde écrivait : « À Londres, les « mods » sont en train de prendre la vedette aux « punks » dans une guerre où les chaussettes blanches et les cravates ont une certaine importance. » Un revival déjà, puisque lesdits Mods, jeunes gens britanniques bien habillés aux goûts musicaux éclectiques et aux pas de danse savants s'inspiraient alors d'un mouvement né et disparu lors de la décennie précédente. Si l'influence a connu quelque réminiscence du côté des groupes phare de la scène britannique des années 90, c'est aujourd'hui un Américain de Seattle exilé à New York qui apparaît comme le plus digne héritier de cette... mode insubmersible. Producteur du titre Guess de Charli XCX et Billie Eilish (bien dans l'époque, donc), ce prof de littérature, au costume noir, à la cravate fine et aux lunettes de soleil greffées sur le nez façon Hedi Slimane, est apparu comme une bête de scène délivrant des textes nonchalamment trash dans un style pop-rock-électro qui n'aurait pas dépareillé il y a quinze ans. Certains adorent, d'autres crient au réchauffé. Reste que la recette fonctionne, à vous de goûter.

Album What's wrong with New York ?, en concert à We Love Green le 8 juin.

MODS NOT DEAD

Dare The Dare

In September 1979, the newspaper Le Monde wrote: « In London, the 'mods' are taking the lead over the 'punks' in a war where white socks and ties have a certain importance. » A revival already, since the said Mods, well-dressed young British people with eclectic musical tastes and sophisticated dance steps, were then inspired by a movement born and disappeared during the previous decade. While the influence has seen some reminiscence

from the leading groups of the British scene of the 90s, today it is an American from Seattle exiled in New York who appears as the most worthy heir of this... unsinkable fashion. Producer of the title «Guess» by Charli XCX and Billie Eilish (well in the era, therefore), this literature professor, in a black suit, thin tie, and sunglasses grafted on his nose like Hedi Slimane, appeared as a stage beast delivering nonchalantly trash texts in a pop-rock-electro style that would not have been out of place fifteen years ago. Some love it, others shout reheated. The recipe works, it's up to you to taste4.





LA CONNECTÉE DELAURENTIS

Des débuts de l'expérimentation à l'IA

Connaissez-vous Laurie Anderson ? Son titre majeur *Oh Superman* (1981) possiblement. Sa B.O. pour le film *Les Ailes du Désir* de Wim Wenders (1987) plus certainement encore. Celle qui fut aussi l'épouse du grand Lou Reed est certes un brin plus underground que ne le fut son célèbre mari, mais elle n'en demeure pas moins une pionnière dans l'expérimentation musicale et les performances multimédia. Un travail que l'artiste née en 1947 n'exerça pas dans l'ombre, tant les collaborations qui émaillent sa biographie sont prestigieuses. Et un parcours que l'on souhaite à DeLaurentis, « électronicienne » qui se réclame avec respect de son aînée. Forte de cet héritage, cette dernière a poussé plus loin encore la recherche en basant ses derniers travaux sur le « Musicalisme », un courant pictural des années 30 né à Paris, qui relie les sensations éprouvées face à l'image et au son. En ressort un album, *Musicalism* (Sony Masterworks) paru en janvier dernier, mais aussi un live immersif à 360° qui mérite autant d'être vu qu'entendu. Pionnière de l'utilisation des technologies de pointe en matière de musique, DeLaurentis a entre autres créé avec l'entité Sony CSL, une IA qui lui permet de dessiner à l'aide de sa voix. A la suite de Chloé, Molécule ou Irène Drésel, elle collabore aussi désormais avec Radio France et La Générale de Production, pour des concerts où sa voix se retrouve spacialisée grâce à des gants connectés, tandis que défilent les créations virtuelles de l'artiste Baptiste Lefèvre. On n'avait pas vu aussi moderne depuis... longtemps.

THE CONNECTED DELAURENTIS

From the Beginnings of Experimentation to AI

Do you know Laurie Anderson? Possibly her major title «Oh Superman» (1981). More certainly her soundtrack for the film «Wings of Desire» by Wim Wenders (1987). The one who was also the wife of the great Lou Reed is certainly a bit more underground than her famous husband, but she remains a pioneer in musical experimentation and multimedia performances. A work that the artist born in 1947 did not exercise in the shadows, as the collaborations that punctuate her biography are prestigious. And a career that we wish for DeLaurentis, an «electronician» who respectfully claims her elder. Strong with this heritage, the latter has pushed research further by basing her latest works on «Musicalism», a pictorial movement of the 30s born in Paris, which connects the sensations experienced in front of the image and sound. An album, «Musicalism» (Sony Masterworks) released last January, but also an immersive live at 360° that deserves to be seen as much as heard. A pioneer in the use of cutting-edge technologies in music, DeLaurentis has among other things created with the Sony CSL entity, an AI that allows her to draw using her voice. Following Chloé, Molécule, or Irène Drésel, she now collaborates with Radio France and La Générale de Production, for concerts where her voice is spatialized thanks to connected gloves, while the virtual creations of the artist Baptiste Lefèvre parade. We hadn't seen anything so modern for... a long time5.



Montre J12 BLEU
Calibre 12.1 38 MM
en édition limitée
CHANEL HORLOGERIE
Blazer en polyester
DRIES VAN NOTEN,
chemise en coton
SIEGENTHALER,
cravate vintage

UNE HISTOIRE DE BLEU

Vingt-cinq ans exactement après la J12 noire, elle-même suivie en 2003 d'une J12 blanche, Chanel réinvente son modèle iconique en l'habillant de bleu. Ce faisant, l'horlogerie réinvente également le bleu Chanel, tout en s'inscrivant dans la continuité de l'aventure que la maison de haute couture entretient avec cette couleur, à la recherche d'une matité qui s'accorde au scintillement.

Texte **Jean-Marie Samocki**
Photographe **John Chevalier**
Styliste **Damien Testu**
Mannequin **Mohamed @The Claw**
Set designer **Ines Dridi**
Groomer **Anne-Esther Dina-Ebimbe**
Assistante photographe **Rebecca Lievre**

L'année dernière, Martin Scorsese a dévoilé le film publicitaire du parfum pour homme *Bleu de Chanel*, qu'il a tourné avec Timothée Chalamet, l'ambassadeur de la marque. La star est d'abord noyée dans un monde d'images : caméras, émissions de télévision, reflets multiples. Ce rythme frénétique risque de lui faire perdre son âme. Le cinéaste le sauve par les vibrations du bleu, associées à l'évasion et au rêve : une femme mystérieuse l'emmène dans un voyage ferroviaire, symbole des premiers âges du cinéma, avec leur poésie et leur fascination. Le parcours que réalise Chalamet le mène d'une réalité étouffante en noir et blanc à la possibilité d'être enfin soi en noir et bleu : un noir affirmatif et tranchant pour un bleu enchanteur.

« *J'ai rêvé de donner une couleur au noir, de l'éclairer de bleu,* souligne Arnaud Chastaingt, directeur du Studio de Création Horlogerie de Chanel, qui a dessiné le modèle. *J'ai rêvé d'un bleu presque noir ou d'un noir presque bleu.* » Le célèbre Rouge Pirate de Chanel, décliné pour le maquillage, fait déjà dialoguer le bleu avec le rouge, conciliant l'intensité du rouge vers la brûlure intérieure qu'apporte le bleu. En apportant au nuancier un bleu qui n'appartiendra qu'à la haute horlogerie, le nouveau modèle J12 BLEU enrichit les codes esthétiques de la maison. La quête d'intemporalité demeure, mais la dramaturgie change, s'appuyant sur la mémoire du noir et du bleu pour les ouvrir vers une autre lumière. Énergie du noir, fermeté du bleu : la J12 BLEU aspire à une quête d'harmonie où la matière et la couleur se répondent, se fondant à cet effet sur une céramique sept fois plus résistante que l'acier, mais aussi plus légère. Ce rêve de fusion se retrouve dans le tandem horloger qui réunit deux J12, l'une au boîtier de 42 MM et comportant 170 saphirs taille baguette, l'autre de 28 MM avec 196 saphirs. L'acier noirci qui compose les lunettes et les couronnes renforce la profondeur du bleu de la céramique.

« J'AI RÊVÉ D'UN BLEU PRESQUE NOIR OU D'UN NOIR PRESQUE BLEU. »

Différents modèles modulent, réaménagent la force de rayonnement de ce bleu. La J12 BLEU 38MM SAPHIRS, dont les index et la lunette sont composés de 58 saphirs bleu vif de taille baguette, s'apparente alors à un manifeste esthétique : les différentes nuances de bleu enrichissent et recomposent la luminosité par la présence des pierres précieuses. La couleur impose sa densité, mais les trouées créées par les bijoux offrent des chatoyements vifs et des miroitements qui renforcent son dynamisme. La J12 TOURBILLON DIAMANT, qui a nécessité trois ans de développement, creuse alors ce bleu pour le rendre aux métamorphoses de la lumière. Grâce à un tourbillon volant, la montre déploie des rotations hypnotiques qui lui donnent vie et rythme. Un diamant


solitaire à 65 facettes est serti au centre de sa cage. Il approfondit l'éclat des 34 saphirs baguette qui ornent la lunette, de même que pour les biseaux du boîtier et du bracelet, polis à la main pendant huit heures.

L'utopie qui préside à la création de la J12 est de convertir le temps en lumière. L'irréversibilité du temps devient une ode au mouvement et à la métamorphose. L'aventure de la nuit et de la brillance du noir constitue

son point de départ, mais l'horizon véritable qu'elle se donne, c'est l'infini d'un paysage. C'est ainsi qu'elle invente sa propre poésie. La J12 BLEU X-RAY constitue l'aboutissement de ce voyage. Il s'agit moins du bleu du mystère, que de celui de la plénitude et de l'achèvement. La couleur dialogue avec l'océan et avec le ciel, avec la clarté de l'été, l'air léger et diaphane. Elle offre la possibilité d'une éternité solaire. La lunette et les maillons sont désormais réalisés en or blanc et sertis de 196 saphirs naturels bleu vif taille baguette. Au sein de cette symphonie de bleus, l'atelier de création ganse l'or blanc de noir, dans un souci de contrepoint musical. Au cœur du calibre 3.1, un saphir incolore permet de composer la platine et les deux ponts. Les rouages semblent flotter dans l'air. Rêve icarien d'un temps qui s'envole.



Montre J12 BLEU
Calibre 12.1 38 MM
en édition limitée,
sertie de 12 saphirs
bleus taille baguette
CHANEL HORLOGERIE
Blazer en toile de
laine et chemise en
coton AMI, pantalon
en denim MAISON
MARGIELA, cravate
vintage, mocassins
en cuir J.M. WESTON
X SACAI

A full-page photograph of a man with short, dark, curly hair and glasses, wearing a light blue button-down shirt. He is leaning against a light-colored wall, looking upwards and to the right. He holds a book with a blue and gold patterned cover against his chest. The lighting is soft, coming from the right, creating a gentle shadow on the wall behind him.

Montre J12 BLEU
Calibre 12.1 38 MM
en édition limitée,
sertie de 12 diamants
CHANEL HORLOGERIE
Chemise et pantalon
en soie BRIONI,
lunettes de vue en
acétate BOSS




Montre J12 BLEU
Calibre 12.1 38 MM
en édition limitée,
sertie de 12 saphirs
bleus taille baguette
CHANEL HORLOGERIE
Gilet en cachemire
FALCONERI,
chemise en coton
MAISON MARGIELA,
chaussures en cuir
certifié LWG Gold
CAMPERLAB



Montre J12 BLEU
Calibre 12.1 38 MM
en édition limitée
CHANEL HORLOGERIE
Smoking en laine et
chemise en coton
MAISON MARGIELA,
cravate en soie
PAUL SMITH





Pull en coton
et cachemire,
chemise en coton
OCTOBRE ÉDITIONS
et pantalon en coton
GAL NELL DAHAN ,
cravate en soie PAUL
SMITH, mocassins en
cuir J.M. WESTON

A STORY OF BLUE

Exactly twenty-five years after the launch of the black J12 — itself followed in 2003 by the white J12 — Chanel reinvents its iconic model by dressing it in blue. In doing so, the House of haute horlogerie also reimagines Chanel blue, continuing a long-standing relationship with this color, forever in search of a matte texture that harmonizes with shimmer.

Last year, Martin Scorsese unveiled the advertising film for Bleu de Chanel, the men's fragrance he directed with brand ambassador Timothée Chalamet. The star is first submerged in a world of imagery: cameras, television broadcasts, and endless reflections. This frenetic pace threatens to cost him his soul. The filmmaker saves him through the vibrations of blue — a color associated with escape and dreams: a mysterious woman whisks him away on a train journey, evoking the earliest days of cinema, with their poetry and allure. Chalamet's path leads him from a suffocating, black-and-white reality to the possibility of truly being himself — in black and blue: an assertive, cutting black paired with a bewitching blue.

"I dreamed of giving color to black, of illuminating it with blue," says Arnaud Chastaingt, Director of Chanel's Watchmaking Creation Studio, and the designer of the model. "I dreamed of a blue that is almost black, or a black that is almost blue." Chanel's iconic Rouge Pirate, created for makeup, already initiates a dialogue between blue and red — blending the intensity of red with the inner burn blue brings. By introducing a blue that belongs exclusively to fine watchmaking, the new J12 BLEU enriches the House's aesthetic language. The quest for timelessness remains, but the narrative evolves — drawing on the legacy of black and blue to open toward a new light. The energy of black, the firmness of blue: the J12 BLEU seeks harmony, where material and color respond to one another. It is made of ceramic that is seven times harder than steel, yet lighter. This dream of fusion takes form in a watchmaking duo: one J12 with a 42MM case set with 170 baguette-

cut sapphires, the other with a 28MM case and 196 sapphires. Blackened steel for the bezels and crowns deepens the blue of the ceramic. Different models adjust and reinterpret the intensity of this blue. The J12 BLEU 38MM SAPHIRS, whose hour markers and bezel are adorned with 58 vivid blue baguette-cut sapphires, becomes an aesthetic manifesto: various shades of blue enrich and reshape the watch's luminosity through the presence of precious stones. The color asserts its density, while the spaces created by the gemstones generate sparkling flashes and gleams that amplify its dynamism.

The J12 TOURBILLON DIAMANT, which took three years to develop, delves deeper into this blue, revealing it to light's many transformations. A flying tourbillon gives the watch hypnotic rotations that bring it to life and rhythm. A solitaire diamond with 65 facets is set at the heart of the tourbillon cage. It enhances the brilliance of the 34 baguette-cut sapphires that grace the bezel, along with the beveled edges of the case and bracelet — each hand-polished for eight hours.

The utopia guiding the creation of the J12 is to transform time into light.

The irreversibility of time becomes an ode to movement and metamorphosis.

The journey begins with the brilliance of black and the allure of night — but the true horizon it aims for is the infinite expanse of a landscape. In this way, it invents its own poetry.

The J12 BLEU X-RAY is the culmination of that journey. This is no longer the blue of mystery, but the blue of fulfillment and wholeness. The color converses with the ocean and the sky, with summer brightness, with airy, diaphanous light. It offers a glimpse of solar eternity. The bezel and links are now crafted in white gold, set with 196 vivid blue natural baguette-cut sapphires. Within this symphony of blues, the design studio outlines the white gold with black — a deliberate musical counterpoint. At the heart of the Caliber 3.1, a colorless sapphire composes the baseplate and two bridges. The gears seem to float midair. An Icarian dream of time taking flight.

Montre J12 BLEU
Calibre 12.1 38 MM
en édition limitée
CHANEL HORLOGERIE
Blazer en polyester
DRIES VAN NOTEN,
chemise en coton
SIEGENTHALER,
cravate vintage



COCON DYNAMIQUE

Dans la mode, avoir l'idée de lancer sa propre marque, c'est bien. Parvenir à mener à bien son projet, c'est mieux, mais c'est aussi, bien sûr, terriblement difficile. Par chance, si on choisit de s'illustrer dans le secteur de l'accessoire, une structure intrinsèquement agile et dynamique existe pour épauler ceux qui ont osé franchir le pas. Rencontre avec Virginie Trento, la Directrice Générale d'Au-delà du Cuir (dites ADC), qui se veut « intrapreneuse au service des entrepreneurs ».

Texte

Carine Chenaux

Portrait

Arno Lam

Photo p. 113

studio 8.125



Créé en 2012 par la Filière Française du Cuir, l'incubateur et accélérateur de projets « Au-delà du Cuir » porte bien son nom, puisqu'il accompagne les porteurs de projets liés à l'accessoire, quels que soient les matériaux qu'ils utilisent. « *Feutre ou textile, qu'importe, sourit Virginie Trento, nous allons au-delà. De même, nous aidons et dynamisons des jeunes marques créatives « traditionnelles », d'autres qui ont une vision plus commerciale, et qui travaillent par exemple le mono-produit comme la basket, et d'autres encore, qui fabriquent des produits pointus et premium sur un segment de designers.* » Pas besoin non plus d'avoir déjà un projet entièrement abouti pour bénéficier des conseils d'ADC. Dans son très bel espace, installé dans le 2^e arrondissement de Paris, son équipe sait aussi

« Avec des consultants dédiés, nous ferons ainsi notre possible pour leur éviter d'être submergés par le stress. »

consacrer du temps à ceux qui sont en train d'amorcer leur réflexion. Une écoute qui, comme les visites de salons professionnels ou d'écoles de mode, sera de toute façon utile pour remplir l'objectif principal de la structure : « *Sélectionner grâce à un collège d'experts, les meilleurs projets, à savoir les plus prometteurs et les plus « accélérables », afin de pouvoir leur permettre de passer au stade supérieur.* » Parce qu'il est exempt d'objectifs commerciaux, l'incubateur a alors le loisir de proposer aux jeunes entrepreneurs auxquels il croit, un suivi qui peut durer jusqu'à trois ans. Un vrai temps long en l'occurrence, mais qui s'adapte bien aux exigences de la mode, que connaît par cœur Virginie. Forte d'une belle carrière dans ce secteur, elle sait l'importance de rayonner et se félicite d'avoir créé avec la Ville de Paris, un prix dédié à l'accessoire, mais aussi, plus modestement, de compter parmi les mécènes de l'iconique Festival de Hyères. C'est qu'ici, on ne peut oublier de travailler son réseau. Aussi, les créateurs sont fréquemment amenés à se rencontrer. « *Via des animations*

DYNAMIC COCOON

In fashion, having the idea to launch your own brand is good. Achieving your project is better, but it is also, of course, terribly difficult. Fortunately, if you choose to stand out in the accessory sector, an intrinsically agile and dynamic structure exists to support those who have dared to take the plunge. Meet Virginie Trento, the General Director of Au-delà du Cuir (ADC), who aims to be an "intrapreneur at the service of entrepreneurs"1.

Created in 2012 by the French Leather Industry, the incubator and project accelerator «Au-delà du Cuir» lives up to its name, as it supports project leaders related to accessories, regardless of the materials they use. «Felt or textile, it doesn't matter,» smiles Virginie Trento, «we go beyond. Similarly, we help and energize young creative brands that are 'traditional,' others that have a more commercial vision and work, for example, on mono-products like sneakers, and still others that make sharp and premium products in a designer segment.» There is no need to have a very advanced project to benefit from ADC's advice. In its beautiful space, located in the 2nd arrondissement of Paris, its team knows how to dedicate time to those who are just starting to think about their project. Listening, like visits to professional salons or fashion schools, will be useful anyway to fulfill the main objective of the structure: «Selecting, through a panel of experts, the best projects, namely the most promising and 'accelerable,' to enable them to move to the next stage.» Because it is free from commercial objectives, the incubator has the leisure to offer young entrepreneurs it believes in, support that can last up to three years. A real long time in this case, but which fits well with the demands of fashion, which Virginie knows by heart. With a great career in this sector, she knows the importance of shining and is proud to have created, with the City of Paris, a prize dedicated to accessories, but also, more modestly, to be among the patrons of the iconic Hyères Festival. Here, one cannot forget to work on their network. Thus, creators are frequently brought together. «Through collective activities, we bring them to exchange, among themselves, but also with the 'alumni,' those 'former' ones who were supported



Virginie Trento et
les lauréat 2023-2024 d'ADC

collectives, nous les amenons à échanger, entre eux, mais aussi avec les « alumni », ces « anciens » qui ont été accompagnés par ADC dans le passé. Réunir des gens qui n'ont pas forcément les mêmes codes les amène à s'enrichir de leurs différences et de leurs compétences diverses. Conseillés à tous les niveaux de leur projet, les acteurs de chaque « promotion » bénéficient également d'un soutien qui dépasse bien souvent l'aspect purement logistique de leur entreprise. *« Nous sommes très attentifs à leur personnalité, souligne Virginie Trento. C'est pour cette raison que nous sommes en train de concevoir un programme qui s'attachera de manière systématique, à préserver la santé mentale de nos lauréats. Investis dans de petites structures, avec peu ou pas de salariés et des journées à rallonge, ceux-ci ne savent pas toujours prendre le recul nécessaire. Avec des consultants dédiés, nous ferons ainsi notre possible pour leur éviter d'être submergés par le stress, voire au pire, d'atteindre le point de rupture. »* Une vision empathique et moderne de l'entrepreneuriat, soumis aux contraintes d'aujourd'hui.

by ADC in the past. Bringing together people who do not necessarily have the same codes leads them to enrich themselves with their differences and diverse skills.» Advised at all levels of their project, the actors of each « promotion » also benefit from support that often goes beyond the purely logistical aspect of their business. «We are very attentive to their personality,» emphasizes Virginie Trento. «This is why we are designing a program that will systematically focus on preserving the mental health of our laureates. Invested in small structures, with few or no employees and long days, they do not always know how to take the necessary step back. With dedicated consultants, we will do our best to prevent them from being overwhelmed by stress, or worse, reaching the breaking point.» An empathetic and modern vision of entrepreneurship, subject to today's constraints.

LES AVANT-PROPOS DE NOÉMIE NINOT

Noémie Ninot présentera ses images lors du 40^e Festival International de Mode et de Photographie à Hyères, en octobre prochain. Féminité, enfance et expression de genre animent ses travaux à travers lesquels s'esquisse le portrait d'une artiste affirmée.

Texte

Sylvain Michaud

Photos

Yann Morrison



Pour elle tout a commencé par des collages. C'est ce que Noémie Ninot assure quand on lui demande quels ont été ses premiers pas d'artiste. Les assemblages organiques d'abord, puis numériques, ont satisfait son attrait pour le trafic, les travestissements, les exagérations et autres hyperboles visuelles dont elle se sert pour faire parler ses images. Diplômée de l'école Duperré, Noémie Ninot poursuit son cursus à l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs. À 26 ans, le ton de sa voix est celui d'une personne de sa génération, de ceux qui interrogent un amas de préjugés, d'injonctions et autres discriminations dans le plus grand des calmes, avec assurance et perspicacité. Française et hollandaise, Noémie est une binationale du 91 avec enfance hybride, bilingue et biteritoriale donc. Une chance évidente pour celle qui travaille régulièrement en famille, qu'il s'agisse de faire poser sa mère ou, plus surprenant, de prendre une empreinte faciale au silicone de ses mère et grand-mère pour en faire des masques. C'est là que son projet actuel, qu'elle nous décrit en notes vocales, se développe d'une manière qu'elle trouve encore un peu trop « éclatée ». Ses recherches sont pourtant claires : travailler sur les concepts de transmission, notamment celle de la féminité à travers les fameux trois âges d'une femme. Ces âges sont souvent représentés depuis le XIX^e siècle dans une iconographie populaire et pseudo-scientifique avec des illustrations pivotant autour d'un rôle unique, celui de la maternité : femme enceinte, femme maman, femme grand-mère. Après avoir réalisé ces trois empreintes familiales au silicone, Noémie Ninot les a ensuite confiées à l'artiste Yuri Belyavskiy qui en fait trois prothèses interchangeables pour Noémie, sa mère et sa grand-mère et qui serviront ses recherches commencées depuis quelque temps déjà. Recherches qui s'appuient sur les thèmes et concepts qui lui sont chers et qu'elle dévoile régulièrement sur

NOÉMIE NINOT'S PROLOGUE

Noémie Ninot will showcase her work at the 40th International Festival of Fashion, Photography and Accessories in Hyères, scheduled from 16 to 19 October 2025 at Villa Noailles. Her photography delves into themes of femininity, childhood, and gender expression, painting the portrait of a confident and introspective artist.

Her artistic journey began with collages—initially organic, later digital—reflecting her fascination with transformation, exaggeration, and visual hyperbole. A graduate of École Duperré and currently studying at the École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs, Ninot, at 26, articulates the concerns of her generation with calm assurance and insight. Born to French and Dutch parents and raised in the Essonne department, her bicultural and bilingual upbringing informs her work. Family plays a central role in her creative process; she often involves her mother and grandmother, even creating silicone facial molds of them to craft interchangeable masks. This exploration of intergenerational femininity forms the basis of her ongoing project, which examines the transmission of womanhood through the symbolic 'three ages of woman'—a motif historically centered around motherhood. Collaborating with artist Yuri Belyavskiy, these silicone molds were transformed into wearable prosthetics for herself, her mother, and grandmother, serving as tools in her study of feminine identity. Her Instagram account offers glimpses into these explorations, which will culminate in an expanded version of her series "Matriphagie" at the Hyères festival.

« Grâce aux panoplies et accessoires utilisés, chaque enfant dans son portrait racontait ses désirs et projections. »







son compte Instagram. 2025 sera pour elle l'occasion de montrer une version enrichie de sa série Matriphagie lors du 40^e Festival International de Mode et de Photographie de Hyères. Finaliste pour le prix photo, Noémie Ninot exposera 18 images sur lesquelles elle travaille depuis ses études à l'école Duperré. À l'origine de ce projet, un protocole d'entretiens qu'elle a menés avec des enfants âgés de 5 à 11 ans sur leurs désirs d'évolution, leurs « rêves » d'évolution sociale et/ou physique sous le prisme de la « féminité » comme expression de genre. 20 personnes ont ainsi été questionné.e.s d'une manière quasi sociologique afin de créer ensuite une image en adéquation avec les propos de chacun.e. Quelle femme veut-on secrètement devenir dès la petite enfance, qu'on soit fille ou garçon ? Quelles améliorations peut-on bien vouloir apporter à un physique en pleine croissance, bien loin de sa forme adulte ? Ici s'expriment déjà des désirs de lèvres surgonflées ou de poitrines irréelles chez ses jeunes interviewé.e.s. Quel lien fait-on entre rôle social et genre quand on est encore à l'âge des déguisements et autres poupées ? Les réponses ont été parfois déroutantes mais Noémie Ninot n'a fait aucune concession à leur teneur pour en fabriquer des portraits aussi hiératiques qu'émouvants *« l'idée était de créer des images parlantes, comme si grâce aux panoplies et accessoires utilisés, chaque enfant dans son portrait racontait ses désirs et projections. »* Faux ventres de femme enceinte, écharpe de miss, tailleur de grande bourgeoise, sous l'œil de Noémie Ninot les déguisements deviennent les artifices d'une féminité fantasmée dès le plus jeune âge. Les maquillages réalisés par Emilie Roveyaz à partir de ces entretiens-fiches techniques donnent une dimension performative, presque inquiétante à ces portraits qu'on n'a pas fini d'admirer. Quand on lui demande si ses travaux et questionnements sur l'expression de genre ne sont pas menacés par une Internationale réactionnaire de plus en plus offensive, même sur les réseaux sociaux, Noémie écarte toute influence extérieure sur ses recherches *« La féminité et son lot d'injonctions sont des objets d'études qui tiennent de l'intime. Ces concepts m'ont été transmis dans le silence de la transmission. Cette transmission muette est si forte qu'on l'intègre et qu'on reproduit des expressions de genre sans qu'on nous verbalise des ordres ou des choix à privilégier. »* Façon de dire poliment pour Noémie Ninot, que les cris d'orfraie jetés par une certaine société moralisatrice ne pourront rien contre ces questions intimes et leurs enjeux qui s'exposent dans le silence lumineux de ses images.

« Cette transmission muette est si forte qu'on l'intègre et qu'on reproduit des expressions de genre sans même qu'on nous verbalise des ordres ou des choix à privilégier. »

As a finalist in the photography competition, Ninot will present 18 images developed since her time at École Duperré. The project originated from interviews with children aged 5 to 11, discussing their aspirations and perceptions of femininity as a gender expression. These conversations, approached with a quasi-sociological method, inspired portraits that reflect each child's envisioned identity.

The resulting images feature elements like faux pregnant bellies, beauty queen sashes, and bourgeois attire, illustrating how early notions of femininity are shaped. Makeup artist Emilie Roveyaz contributed to these portraits, adding a performative and sometimes unsettling dimension. When questioned about the potential impact of rising conservative sentiments on her work, Ninot emphasizes that her exploration of femininity stems from deeply personal experiences. She believes that the unspoken transmission of gender roles is so ingrained that it often goes unquestioned. Through her art, she invites viewers to reflect on these silent inheritances and the societal norms they perpetuate.







LA FABRIQUE

Photographe **Raul Guillermo**

Styliste **Elisa Schmitt**

Mannequin **Brick Stordiau @Success**

Groomer **Ophélie Mirambeau**

Assistant photographe **Laure Brandford-Griffith**

Assistants styliste **Patricia Buliga et Maëva Mallier**

Remerciements **Le Dahlia Studio**





Page précédente
 Chemise de
 patchwork en lin,
 viscose et soie
 ELYWOOD,
 veste et short en
 tissu japonais et
 teinture végétale
 AENRMOUS,
 pantalon shaanti
 en denim tissé
 à la main et en
 coton brodé à
 la main KARTIK
 RESEARCH,
 chaussettes en
 coton biologique
 FALKE, mocassin
 en cuir pleine fleur
 espagnol HEREU

Chemise en laine
 SEAN SUEN,
 chemise en
 soie YOHJI
 YAMAMOTO,
 gilet de travail en
 broderie kantha
 et en coton
 zardozi KARTIK
 RESEARCH,
 pantalon à design
 superposé en
 coton mélangé
 MAISON
 MARGIELA,
 collier de perles
 à grosse chaîne
 MARIA
 NILSDOTTER,
 chaussettes en
 coton biologique
 portées en guêtres
 FALKE, sandales
 Pêcheur en cuir
 tanné végétal,
 PHILEO



Chemise
bouffante
en nylon et
cachemire
recyclé DRIES
VAN NOTEN



Manteau écru
en laine LOEWE,
blouson aviateur
en cuir J.L.A.L.,
pantalon en laine
issue de stock
vintage avec
boutons en nacre
LA CAGE,
collier Larmes
de Sirènes
et collier de
perles à grosses
griffes MARIA
NILSDOTTER,
chaussettes en
coton biologique
FALKE, sandales
Pêcheur en cuir
tanné végétal
PHILEO



Blazer croisé en
laine vintage
Kantha brodé à
la main KARTIK
RESEARCH,
veste en coton
HOMME PLISSE
ISSEY MIYAKE,
polo en coton et
soie deadstock
et boutons en
nacre LA CAGE,
pantalón en
gabardine de
coton deadstock
Couture CÈUCLE,
chaussettes
en laine vierge
portées en
guêtres FALKE
ballerines en
daim ALAINPAUL,
collier en argent,
perles naturelles
et chaînes
tissées à la main
URPFLANZE





Chemise en cellulose et polyamide YOHJI
YAMAMOTO, t-shirt et short gorkha en
lin teinté au marc de café NICCOLO
PASQUALETTI, carré 'Please hold the line'
en cachemire et soie HERMÈS

Top en denim RIER,
pantalon en denim DAWEI
STUDIO, mini jupe en denim
VIA PIAVE 33, collier Coeur
en argent MILUMINO



Veste en jean
recyclé TRANSE
PARIS, Serafino
en coton côtelé
VIA PIAVE 33,
pantalon-jupe
en sergé de
coton japonais
NICCOLO
PASQUALETTI,
chaussettes
en laine vierge
portées en
guêtres FALKE,
ballerines en
daim ALAINPAUL,
bague Spirale
en argent et
bagues Pages en
argent et laiton
MILUMINO



Cardigan à cordes
en coton écru fait
main et costume
et lingerie en
coton côtelé,
short en coton
et résine VIA
PIAVE 33, t-shirt
côtelé en coton
mêlé MAISON
MARGIELA,
chaussettes
en laine vierge
portées en
guêtres FALKE,
ballerines en daim
ALAINPAUL

Page de droite
Top en denim
RIER, pantalon
en denim DAWEI
STUDIO, mini jupe
en denim VIA
PIAVE 33, lunettes
Monster ovales
en métal MAISON
MARGIELA
X GENTLE
MONSTER, collier
Coeur en argent
MILUMINO,
sandales Pêcheur
en cuir tanné
végétal, PHILEO





TECH-PLUS-ULTRA : Le FUTUR DE LA BeAUTÉ, À PRÉSENT

Le futur de la beauté masculine sera une révolution tech mais aussi biologique. À la fois science, art et arme de bien-vivre et de bien vieillir. Le Graal aujourd'hui, c'est la longévité.

Texte et visuels **Capucine Berr**



C'est acté, les trendforecasters ont voté ! Le paysage de la beauté masculine en 2030-2040 s'articulera autour de cinq grandes tendances, chacune portée par des avancées technologiques et des attentes sociétales.

It's official — trend forecasters have spoken! By 2030–2040, the landscape of male beauty will revolve around five major trends, each driven by technological breakthroughs and evolving societal expectations.

FUTURAGLAM

La fusion de la médecine esthétique et de la science-fiction. Des nanorobots dans le sang aux interfaces cerveau-machine, la beauté devient une extension de la performance humaine.

The fusion of aesthetic medicine and sci-fi. From bloodstream nanobots to brain-computer interfaces, beauty becomes an extension of human performance.

MENTAL GLOW

Le bien-être mental et physique comme moteur de l'apparence. Fini les crèmes miracles, place à des technologies qui régulent le stress et boostent la régénération.

Mental and physical well-being as the new foundation of appearance. Miracle creams are out, in favor of technologies that regulate stress and enhance regeneration.

BIOMIMÉTISME

S'inspirer du meilleur de la nature : retour aux fondamentaux pour dessiner le futur !

Drawing inspiration from nature's best: a return to fundamentals to shape the future.

EXOSKIN

La peau comme un écosystème à hacker. Grâce à l'épigénétique, aux exosomes et aux soins biomimétiques, on ne traite plus les symptômes, on reprogramme la biologie cutanée.

The skin as an ecosystem to be hacked. With epigenetics, exosomes, and biomimetic skincare, it's no longer about treating symptoms – it's about reprogramming skin biology.

HYPER PERSONNALISATION

Chaque homme devient son propre laboratoire. De l'analyse ADN aux sérums imprimés en 3D, les soins s'adaptent à votre génome et à votre mode de vie. Ces tendances ne sont pas des rêves : elles s'appuient sur des prototypes existants et des innovations déjà en marche.

Every man becomes his own lab. From DNA analysis to 3D-printed serums, treatments adapt to your genome and your lifestyle. These trends aren't just fantasy – they're grounded in prototypes and innovations already in motion.

Collagène, l'or liquide de la peau masculine

Le collagène est la star incontestée de la régénération cutanée, et son utilisation explose dans les soins masculins. Mais oubliez les poudres fades ou les crèmes basiques! Avec leurs masques, des marques comme ELEVA Skincare (E-Series), Foreo, Silk'n (notamment avec son masque cou) ou NOOANCE combinent collagène et photobiomodulation LED (633 nm) pour stimuler les fibroblastes, ces usines cellulaires qui produisent collagène I et III.

Résultat : Une peau plus ferme (+ 20% pour NOOANCE avec leur Sérums en brume) et un grain affiné. La photobiomodulation représente aujourd'hui l'une des avancées les plus prometteuses en dermatologie esthétique. En utilisant des longueurs d'onde précises – 633 nm pour la lumière rouge et 830 nm pour l'infrarouge –, elle permet de stimuler naturellement les mécanismes de régénération de la peau, sans agression. La technologie développée par NOOANCE se distingue par une précision médicale rare dans le domaine grand public, avec une irradiance optimale et un calibrage à ± 2 nm. C'est ce niveau d'exigence, validé par des études cliniques menées en France, qui rend ces dispositifs réellement efficaces pour améliorer la fermeté, l'éclat et ralentir les effets du vieillissement cutané.

Futur Proche: D'ici 2030, des patches transdermiques infusés de collagène bioactif, couplés à des exosomes, pourraient cibler les zones clés (rides du front, cou relâché). La technologie LED rouge pulsée, comme celle de NOOANCE (50 mW/cm²), amplifierait cette absorption.

Réalité Scientifique: La production de collagène décline de 1% par an après 25 ans chez l'homme. La lumière rouge (630-660 nm) booste les mitochondries des cellules, augmentant la synthèse de collagène de manière cumulative. Pas de miracle instantané, mais un investissement à long terme.

À tester aussi, *The Solution™ Beauty Collagen* d'Oslo Skin Lab, des Peptides de collagène en compléments alimentaires pour réduire les signes de l'âge. Selon Cecilie Nordstrøm, la fondatrice de la marque, cette Solution permet une réduction de la profondeur des rides allant jusqu'à – 20% en huit semaines.

FUTURAGLAM: LA BEAUTÉ MASCULINE EN MODE SCI-FI

La médecine esthétique masculine passe à la vitesse supérieure avec des technologies dignes d'un film de Nolan. On découvre les stars de ce futur imminent.

Nanorobots médicaux: Inspirés par des entreprises comme Nanobiotix (traitement du cancer via nanoparticules) et XtalPi (IA moléculaire), les nanorobots injectables pourraient patrouiller dans votre sang d'ici 2035. Leur mission? Éliminer les toxines, réparer les tissus cutanés et booster l'immunité. Un shot annuel pour une peau d'acier et une énergie inoxydable.

Exosquelettes esthétiques: Ekso Bionics et Cyberdyne développent déjà des exosquelettes pour la mobilité. D'ici 2040, imaginez un harnais léger qui sculpte votre posture et soutient vos muscles faciaux pour un jawline ciselé sans chirurgie. Testé par l'armée, bientôt dans votre dressing.

Interfaces cerveau-machine: Neuralink d'Elon Musk connecte déjà le cerveau à des IA pour des applications médicales. Demain, un implant réglera votre stress ou votre concentration en temps réel, effaçant cernes et teint terne liés à la fatigue.

EXOSKIN: LA PEAU, NOUVEAU TERRAIN DE JEU BIOTECHNOLOGIQUE

La beauté masculine ne repose plus sur des filtres, mais sur une peau qui se régénère comme un logiciel mis à jour. Ces outils redéfinissent l'épiderme masculin...

CRISPR Capillaire: Editas Medicine travaille sur l'édition génétique. D'ici dix ans, un traitement pourrait réactiver vos follicules pileux, transformant une calvitie naissante en tignasse dense.

Déjà testé sur des souris, l'humain est la prochaine étape.

Exosomes, les messagers de la jeunesse: CALECIM Professional ou RION Aesthetics utilisent ces vésicules cellulaires pour régénérer peau et cheveux. SkinMedica TNS Recovery Complex promet + 37% de fermeté en huit semaines grâce aux exosomes. En 2035, un spray exosomal quotidien pourrait devenir aussi banal qu'un déodorant.

Déjà sur le marché

Sidekick, la Gen Z masculine en ligne de mire Pourquoi futuriste?

Lancé par Shiseido, Sidekick cible les hommes jeunes avec des soins minimalistes mais dopés à la science japonaise. Leur Facial Wash et Cream utilisent des ingrédients naturels avancés pour équilibrer les peaux

grasses ou sèches, avec une approche digitale (e-commerce poussé en Asie).

Pointu pour les hommes:

Pensé pour les 20-30 ans, avec des textures légères et un design futuriste qui casse les codes du «soin viril», ses composants adaptatifs changent selon le climat ou le stress, détecté par des capteurs portables.

Grown Alchemist, la beauté unisexe bio-tech Pourquoi futuriste?

Cette marque australienne mixte marie ingrédients bio et chimie de pointe. Leur Gentle Gel Cleanser ou Hydra-Repair Cream optimisent le microbiome cutané avec des peptides et des antioxydants next-gen. Leur esthétique épurée et clinique évoque un labo du futur.

MENTAL GLOW: LE CORTISOL SOUS LE MICROSCOPE

La beauté masculine ne se limite pas à la peau : elle passe par le mental. Et là, le cortisol, hormone du stress, est l'ennemi public numéro un.

Les réalités du cortisol

- Impact sur la peau : Le cortisol chronique (stress prolongé) dégrade le collagène et l'élastine, accélérant rides et relâchement. Une étude de 2023 montre que les hommes sous stress constant ont 30 % plus de signes de vieillissement cutané que leurs homologues zen.
- Cheveux en péril : Le cortisol affaiblit les follicules pileux, aggravant l'alopécie androgénétique. Une chute de cheveux peut doubler sous stress intense (source : Journal of Dermatology, 2024).
- Fatigue visuelle : Cernes et poches sont amplifiés par des niveaux élevés de cortisol, qui perturbent la microcirculation.

Les solutions technologiques

- Neurostimulation : Halo Neuroscience propose des casques qui régulent les ondes cérébrales pour réduire le cortisol. D'ici 2040, un modèle portable pourrait vous plonger en mode zen en 5 minutes.
- VR thérapeutique : Oxford VR et Psious développent des expériences immersives anti-stress. En 2035, un casque Meta Quest amélioré diffusera des paysages olfactifs (via Scentient) pour calmer le système nerveux.

FOCUS

CHEVEUX, LE RETOUR!

Avec Keralase, la science capillaire entre dans une nouvelle dimension. Pour la première fois, un protocole réunit confort, innovation et efficacité pour redonner aux hommes leurs cheveux (premier complexe masculin).

La promesse est forte : des cheveux, sans intervention ni douleur.

« Contrairement aux greffes capillaires ou aux traitements médicamenteux aux effets secondaires potentiels, Keralase est 100 % non invasif, indolore et sans éviction sociale, explique le Docteur Alexandre Bimboes, Médecin référent Lazéo. C'est une alternative moderne, sûre et efficace pour les hommes en quête de solutions visibles et naturelles. Ce protocole (LaseMD Ultra + sérum KeraFactor) ne se contente pas de relancer la pousse capillaire (+ 27,9 % de densité selon études). En réduisant l'inflammation liée au stress, il lutte contre les effets du cortisol sur le cuir chevelu. »

HYPER PERSONNALISATION: VOTRE CORPS, VOTRE LABO

Le futur de la beauté masculine, c'est l'individualité poussée à l'extrême.

- **Miroirs IA :** CareOS et HiMirror scannent votre peau pour des soins sur mesure. D'ici 2030, une imprimante 3D intégrée (inspirée par L'Oréal) produira des sérums adaptés à vos besoins exacts.
- **Épigénétique :** En analysant comment vos gènes réagissent au stress, à la pollution ou au sommeil, des marques comme Augustinus Bader pourraient créer des crèmes qui réécrivent votre destin cutané.

À lire

Reset, santé, beauté, vitalité, de Frédéric Lange, éditions First.

Saviez-vous que seulement 7 à 20 % de notre vieillissement est dicté par notre ADN ? Le reste dépend essentiellement de notre mode de vie — c'est ce qu'on appelle l'épigénétique. Alimentation, activité physique, sommeil, gestion du stress, exposition aux toxines, qualité de nos relations... Autant de facteurs qui ont un impact bien plus important que notre héritage génétique. Dans *Reset*, le Dr Frédéric Lange démonte les idées reçues et met en lumière les véritables leviers de la longévité. À travers une approche globale et accessible, il explore les promesses — parfois exagérées — de l'intelligence artificielle, du jeûne, des régimes ou encore des soins anti-âge. Un ouvrage éclairant pour reprendre la main sur sa santé et mieux vieillir, en conscience.

BIOMIMÉTISME :

RETOUR AUX FONDAMENTAUX ET À LA NATURE

Bouger comme les animaux, respirer comme les plantes, régénérer sa peau comme celle d'un requin : la science du vivant au service de l'humain.

Crème de nature : La Maison de l'Argousier, avec ses crèmes orange (Lissant Actif, Nutri-Actif, Hydra Protect), imite la composition naturelle de la baie d'argousier (5,6 parts d'eau pour 1 part d'huile). Cliniquement prouvé, ce modèle inspire des soins qui reproduisent les mécanismes de la nature pour une efficacité décuplée.
www.maison-argousier.fr

Animal Flow : le fitness biomimétique qui libère le corps. Parmi les disciplines sportives issues du biomimétisme, l'Animal Flow s'impose comme une révélation. Cette méthode d'entraînement au poids du corps s'inspire des déplacements des animaux — félin, singe, crabe, grenouille... — pour créer des enchaînements fluides, organiques et puissants. Idéal pour renforcer la mobilité articulaire et améliorer la coordination et la proprioception.
Renseignements : Mazagan Resort, Maroc,
www.mazaganbeachresort.com

Épigénétique & Exosomes : l'alliance futuriste de la beauté masculine. Loin des soins traditionnels, l'épigénétique et les exosomes révolutionnent la cosmétique masculine en ciblant les mécanismes biologiques profonds de la peau.

L'épigénétique, en modulant l'expression des gènes sans en modifier la structure, permet de ralentir le vieillissement cutané, stimuler la régénération cellulaire et offrir des soins ultra-personnalisés basés sur le mode de vie et l'environnement de chacun.

Les exosomes, quant à eux, sont des microvésicules cellulaires qui agissent comme des messagers de réparation. Ils favorisent la régénération, réduisent l'inflammation et stimulent la production de collagène pour une peau plus ferme et plus nette.

En synergie, ces deux technologies offrent des solutions sur mesure, efficaces et profondément régénératrices. Crèmes, sérums ou traitements injectables de nouvelle génération combinent désormais activation génétique et communication cellulaire pour une approche globale, scientifique et résolument tournée vers l'avenir.

À tester : Sérum Exosome Hydro-Glow Complex de The INKEY List, Exosome Advanced Crème de Nuit de Skin Diligent.



On imagine l'hôtellerie du futur comme un vaste réseau d'établissements aux allures de vaisseaux ultra-techno, où l'on se glisserait sous des édredons en apesanteur dans des chambres-bulles silencieuses aux parois translucides. Pourtant, l'utopie est rarement là où on le croit.

DAR AHLAM, MIRAGE D'AVENIR

Texte
Alicia Dorey

Photos
Érica Martin

Pas de clé. Pas d'horaires. Pas de réception, encore moins de restaurant. Si l'arrivée dans cette ancienne kasbah du XIX^e siècle perdue en plein désert marocain peut donner la sensation déroutante d'être entré chez quelqu'un sans frapper, il faut éprouver quelques heures le langoureux étourdissement de la perte de repères avant de se sentir enfin chez soi. Une première impression qui semble on ne peut plus familière au maître des lieux, Thierry Tessier, hôte visionnaire ayant développé le concept « d'anti-hôtel ». À ce mirage marocain dont la restauration remonte à plus de deux décennies, s'ajoutent plusieurs résidences éphémères aux quatre coins du globe, rassemblées au sein de 700 000 heures, « groupe » hôtelier d'un nouveau genre, dont le nom n'est pas sans provoquer quelques sueurs froides : « *Il s'agit du nombre d'heures moyen d'une vie humaine*, explique Thierry Tessier. *Mais la question n'est pas là, elle serait plutôt du côté de : qu'est-ce qu'on en fait ?* ». Et c'est à partir de ce vertige ontologique qu'il a imaginé créer ici un écrin où le luxe s'éprouve et se vit davantage qu'il ne s'affiche et ne se photographie.

Pensé comme un hôtel intégralement régénératif et autonome, Dar Alham est un lieu comme il n'en existe aucun autre : à l'image d'un corps nu au milieu d'une forêt, il pourrait être de toutes les époques, et c'est précisément en cela qu'il échappe à tout effort de catégorisation. Un décor bigarré mêlant la plus pure tradition marocaine à d'étonnants souvenirs de voyages, un personnel discret qui semble apparaître unique-

ment lorsqu'une demande vous vient à l'esprit, et un programme conçu comme une véritable scénographie. Ancien metteur en scène, Thierry Tessier a naturellement transposé son amour du théâtre au cœur de l'expérience client : repas servis dans des décors changeants – terrasse sous les étoiles, tente nomade au milieu des dunes, ou encore dans un extraordinaire lit chinois éclairé à la bougie –, excursions au fil d'un itinéraire de 1000 km reliant Marrakech au Sahara déroulé comme des actes scénarisés...

Avec sur place l'objectif d'aboutir à une quasi-autarcie : jardin potager cultivé par la population locale, artisanat d'art développé dans le village abandonné à plus de 4 heures de route, où un groupe de femmes se réapproprie chaque jour les techniques du tissage traditionnel, énergies propres, etc. En ligne de mire, la promesse d'un voyage qui ne se consomme pas plus qu'il ne se consume, à mille lieues de ces « week-ends à Rome » préfabriqués qui pourraient tout aussi bien être à Barcelone, à Athènes, ou à Lisbonne. Au fil des jours, on se surprend à accepter de se perdre inlassablement dans le dédale de couloirs, à prendre le temps de se faire masser l'enveloppe au savon noir dans un tourbillon de vapeur chaude, à deviner l'heure au son du muezzin ou regarder la lumière du jour se dessiner en mosaïques au travers d'une fenêtre... Et c'est peut-être ici que l'on touche enfin du bout des doigts l'idée même de ce à quoi devrait ressembler l'hôtel du futur : une plongée volontaire dans l'inconnu, et par-dessus tout, un mirage d'avenir.

darahlam.com





DAR AHLAM, A MIRAGE OF THE FUTURE

We often imagine the hospitality of tomorrow as a vast network of ultra-tech spaceships, where we'd slip under weightless duvets in silent bubble-rooms with translucent walls. But utopia is rarely where we think it is.

No key. No schedules. No front desk—and even less of a restaurant. Arriving at this 19th-century kasbah, tucked away in the heart of the Moroccan desert, can feel disorienting, as though you've wandered into someone's home without knocking. But give it a few hours—long enough to feel the languid dizziness of losing your bearings—and you'll start to feel at home. That first impression is one Thierry Tessier, the visionary host of the place, knows well. He's the mind behind this so-called "anti-hotel" concept. To this Moroccan mirage, restored over two decades ago, he's added a series of ephemeral residences scattered across the globe, all part of 700,000 Heures, a new kind of hospitality collective. The name alone is enough to stir existential chills: "It refers to the average number of hours in a human life," Thierry explains. "But the real question isn't how many hours we have — it's what we choose to do with them." From this ontological vertigo was born the idea of creating a sanctuary where luxury is something to feel and experience, not flaunt or photograph.

Envisioned as a fully regenerative, self-sustaining hotel, Dar Ahlam is unlike anything else. Like a naked body in the middle of a forest, it could belong to any era—and that timelessness is precisely what makes it impossible to define. A richly layered décor weaves together traditional Moroccan craftsmanship with surprising travel mementos; the staff appear only as if summoned by your thoughts; and the day-to-day rhythm unfolds like a carefully staged

performance. A former theater director, Thierry Tessier has naturally translated his love of the stage into every part of the guest experience: meals served in ever-changing settings—under the stars on a terrace, in a nomadic tent nestled among the dunes, or in a magnificent candlelit Chinese bed; excursions along a 1,000-kilometer route connecting Marrakech to the Sahara, each unfolding like acts in a play...

On-site, the ambition is near self-sufficiency: a garden cultivated by locals, traditional crafts revived in an abandoned village over four hours away, where a collective of women is reclaiming ancestral weaving techniques; clean energy sources powering the whole. The goal? A journey that isn't consumed, and certainly not consumed by consumption—a far cry from those prefab "weekends in Rome" that could just as well take place in Barcelona, Athens, or Lisbon. As the days drift by, you find yourself surrendering to getting lost again and again in the maze of corridors, taking your time to have your skin gently scrubbed with black soap in clouds of steam, guessing the hour by the muezzin's call or the way daylight falls in mosaic patterns through a window... And maybe, just maybe, this is where you finally brush up against the real idea of luxury...and maybe, just maybe, this is where you finally brush up against the very essence of what the hotel of the future might be: a conscious dive into the unknown — above all, a mirage of what lies ahead.

darahlam.com



Sara Imloul, "Le Marais",
Das Schloss (Le Château), 2014.

*“La guérison vient du dehors,
quelque chose qui brise le
miroir, la soudaineté d’une
expérience épiphanique.”*

Youssef Ishaghpour, *Cinéma et modernité 1966-2019*



**MONSIEUR
d'ESSARTS**

LA NOBLESSE DU RASAGE AU NATUREL

Fluide de rasage & soin du visage
à la sève de bouleau et propolis



100% NATUREL • 90% BIO • PEAUX SENSIBLES



**Exposition
11 février
– 22 juin
2025**

Objets en question

**Archéologie,
ethnologie,
avant-garde**